This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 285 666

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

Class

J.-M. PAUL RITTI

—

QUELQUES VUES THÉORIQUES

SUR LA

SYMPATHIE

La synthèse ne peut résulter
que de la sympathie.

AUGUSTE COMTE.

PARIS

P. RITTI ÉDITEUR

76, AVENUE DU MAINE, 76

—

1899

QUELQUES VUES THÉORIQUES

SUR LA

SYMPATHIE

J.-M. PAUL RITTI

—

QUELQUES VUES THÉORIQUES

SUR LA

SYMPATHIE

La synthèse ne peut résulter
que de la sympathie.

AUGUSTE COMTE.

PARIS

P. RITTI ÉDITEUR

76, AVENUE DU MAINE, 76

—

1899

BT14
K5

Au premier abord, il semble qu'il y ait une contradiction dans le sentiment populaire, que l'on voit, d'une part, si peu enclin à s'intéresser aux théories de la science actuelle, et, de l'autre, si prompt à s'enthousiasmer pour les découvertes qui en résultent, pourvu qu'en ces dernières un but bienfaisant soit entrevu. Mais la contradiction existe seulement en apparence, car une même cause suffit à expliquer les deux cas qui paraissent se faire contraste.

Que l'on se souvienne d'abord que nous ne connaissons les êtres que par l'ensemble des phénomènes qui s'y manifestent. Ces phénomènes se

221111

rencontrent dans des cas plus ou moins nombreux et ont ensemble des relations dont l'ordonnance reste constamment la même, quels que soient les milieux où elles se produisent.

Dans ces conditions, les êtres deviennent secondaires à l'étude de leurs phénomènes, pourvu que préalablement on ait réussi à les y discerner, afin de les en dégager ou abstraire.

Toutefois, il ne faut pas oublier que de telles abstractions sont uniquement destinées à faciliter les opérations intellectuelles, qui sans cela ne pourraient parvenir à généraliser les phénomènes ni à les coordonner entre eux. C'est pourquoi, dans l'abstraction, l'esprit surtout entre en jeu, tandis que l'être, étant synthétique, reste naturellement sous l'empire du cœur.

Un tel empire se conçoit aisément ; car le sentiment qui pousse à la convergence, est par cela même favorable à l'état de synthèse que suppose le concours des phénomènes dans un même être.

Ces quelques considérations suffisent à faire comprendre pourquoi le grand nombre des intelligences reste réfractaire à l'étude des abstractions si contraires, comme on voit, à notre véri-

table nature. Car, d'un côté, étant sans cesse en contact avec les êtres, nous sommes habitués à les apercevoir dans l'action simultanée de leurs phénomènes, et, de l'autre, le sentiment ne peut réellement s'intéresser qu'aux objets qui ont un caractère synthétique.

Ainsi, en isolant les phénomènes, non seulement nous les enlevons à leur fonction naturelle, celle de mettre en évidence les êtres que sans eux il serait impossible de concevoir, mais encore nous les privons de l'influence du sentiment à laquelle chacun d'eux doit nécessairement participer, en contribuant à la synthèse d'un être.

Après ce qui vient d'être dit, on s'explique plus aisément les causes de l'antipathie des masses pour les abstractions de la science actuelle.

Les phénomènes étant envisagés hors des milieux divers où ils résident, n'ont par conséquent plus de siège déterminé à offrir à notre contemplation. Ils flottent, pour ainsi dire, dans le vague, et l'image que nous pouvons nous en faire, manque de la netteté qu'obtiennent les cas concrets.

Mais ce qui les voile encore davantage à notre attention, c'est le peu d'intérêt que le sentiment témoigne à ces phénomènes analysés qu'il préférerait continuer à voir dans leur rôle synthétique, pendant qu'ils concourent à manifester l'existence des êtres.

Les causes qui produisent l'irrésistible éloignement que nous éprouvons pour les abstractions de la science, sont aussi celles qui nous rendent si sympathiques aux applications utiles auxquelles elles donnent lieu. C'est qu'alors les phénomènes reprenant leur place dans les êtres, notre esprit peut avec plus de facilité les imaginer, en même temps que le cœur est satisfait du rôle bienfaisant que la science a découvert en eux.

Dans la situation présente, l'esprit ne peut donc fournir de lui-même une image assez nette des phénomènes isolés, et encore moins obtenir du cœur l'assistance qui lui serait nécessaire, afin de remédier à cet inconvénient par une attention plus soutenue.

En un mot, pour arriver à populariser la science, il faudrait diminuer la faiblesse de l'imagination, en stimulant davantage les sentiments.

Un pareil résultat deviendrait possible, si l'on parvenait à doter les phénomènes de qualités qui fussent accessibles à l'intervention affectueuse.

Toute la question se réduit donc à savoir si dans les phénomènes il existe des propriétés qui soient à même d'éveiller en nous la sympathie et, par elles de nous intéresser plus fort à l'étude des abstractions scientifiques.

Mais, avant seulement de les connaître, on peut affirmer que, trouvant de l'écho dans notre cœur, elles seront de même nature que lui. Ce qui revient à dire que les phénomènes, pour inspirer la sympathie, ont besoin d'en être personnellement doués.

La sécheresse dont sont atteintes les abstractions scientifiques provient de ce que les phénomènes ont été isolés des êtres. Tant qu'ils en faisaient partie, ils étaient à la portée du sentiment, qui reconnaît alors dans leur concours l'existence même des êtres. Car, ceux-ci ne nous étant connus que par leurs phénomènes, il est tout naturel que le sentiment ne puisse rester indifférent à l'action d'éléments dont l'ensemble lui est directement sympathique.

Ce point étant élucidé, le problème se trouvera résolu, dès qu'il aura été possible d'accorder la même sympathie aux phénomènes, qu'ils soient isolés ou non des êtres où ils résident.

Mais avant de pouvoir les envisager sous ce nouvel aspect, il est nécessaire de montrer que l'évolution scientifique n'est qu'une phase préparatoire, qu'il nous a fallu traverser pour arriver à instituer enfin le modè normal de l'entendement humain.

*
* *

Le mot *sympathie* sera souvent répété dans la suite de cette étude. Il convient donc d'indiquer dès à présent dans quel sens précis il en sera fait usage.

A notre avis, la sympathie est la tendance que les êtres ont à concourir au bien universel. Ainsi désignée, elle reçoit une signification plus générale que celle qui a cours habituellement. D'ordinaire, on la confond avec le sentiment qui n'en est cependant qu'une des formes particulières. La sympathie s'applique à l'ensemble des êtres, aussi bien inanimés qu'animés, tandis que le sentiment est spécialement attribuable aux êtres animés, et principalement à l'être humain.

La sympathie proprement dite exprime que l'être, quel qu'il soit, accepte spontanément de concourir. Quant au sentiment, il tend en même temps à provoquer le concours autour de lui. La sympathie, dans son caractère le plus général, est, pour ainsi dire, une tendance à l'état passif, comparée au sentiment qui pourrait s'appeler la sympathie active. Dans l'un des cas, l'être par ses tendances n'est que poussé à concourir ; dans l'autre, certains êtres poussent directement à réaliser le concours.

Toutefois, pour l'instant, faisons abstraction de ces différences, sur lesquelles nous aurons à revenir plus tard, et disons que tout ce qui contribue à l'existence et à l'amélioration de l'ensemble doit être considéré comme doué de la sympathie, la même dans tous les cas, quoiqu'elle nous apparaisse sous des formes variées, suivant le genre des êtres chez lesquels elle se manifeste.

La réalité de cette définition ne peut, il me semble, donner lieu à aucun doute. Elle est d'ailleurs, si je ne me trompe, suffisamment prouvée par ce seul fait que l'Humanité a pu naître et se développer. Pareil résultat aurait-il

été possible, si le milieu extérieur n'avait concouru favorablement dans ce but. Réciproquement, la bienveillance de ce milieu serait restée lettre morte, si, par ses qualités propres, l'Humanité ne l'avait pas mis en état de pouvoir la témoigner.

Quoi qu'il en soit, la notion de sympathie universelle a été admise spontanément dès la première éclosion de notre intelligence. C'est au berceau même de l'Humanité, aussitôt que l'esprit parvint une première fois à embrasser dans une même conception l'ensemble des êtres, qu'elle surgit comme principe général, moteur de toutes choses.

Il faut d'ailleurs reconnaître que la difficulté ne résidait pas tant dans l'admission de l'existence sympathique que dans l'impossibilité de discerner en même temps les caractères différents qu'elle revêt dans ses multiples manifestations.

Disons tout de suite que c'est à la science que fut réservée la laborieuse et pénible tâche de mettre la sympathie en évidence dans les êtres et de distinguer les formes variées sous lesquelles

elle nous apparaît, tout en restant quant au fond identique à elle-même.

Au début, comme l'on ignorait de quelle manière diverse elle se manifeste dans les êtres, il était tout naturel que l'on sortît d'embarras, en fournissant à ce principe une solution uniforme pour tous les cas possibles.

C'est ainsi que naquit la première solution provisoire du problème sympathique, celle qui considère nos attributs comme communs indistinctement à tous les êtres, tant inanimés qu'animés. A cette manière de les concevoir est due la synthèse initiale, rapportant le monde au type humain, synthèse connue depuis sous le nom de *Fétichisme*.

Ce qu'il y a surtout de remarquable dans cette primitive explication du monde, c'est qu'elle a fait faire un des pas les plus décisifs vers la conception finale de l'entendement humain. On peut, en effet, constater que, dès l'origine, la sympathie fut envisagée comme résidant réellement dans les êtres eux-mêmes.

Je sais bien que nombre d'exemples paraissent ne pas justifier une assertion si générale. Mais,

ainsi que nous le verrons bientôt, la tendance à bien faire n'affecte que le phénomène en lui-même, en dehors des cas particuliers qui le concernent. Dans ses applications il est d'ailleurs susceptible d'être amélioré, ce qui prouverait déjà que la tendance n'est pas foncièrement défavorable. S'il y a des résultats nuisibles dans certains êtres, ils sont uniquement imputables à l'intensité plus ou moins grande que le phénomène a dû mettre en œuvre dans certaines circonstances.

Je cite l'exemple de l'électricité qui souvent a pour nous des effets si désastreux, mais qui appliquée à la dose convenable nous rend de multiples et précieux services. Et même, quant à son action atmosphérique, il ne serait pas juste de porter un jugement irrévocable. Car, peut-on affirmer qu'elle n'ait pas au contraire des conséquences avantageuses pour l'économie générale de la planète?

Il y a d'autres cas encore qui semblent nous être notoirement hostiles, qui cependant sont nécessaires à la conservation d'un être plus utile à l'harmonie universelle. Tel est l'exemple de la

mort. Au point de vue individuel, ce phénomène n'a rien d'agréable ; mais pour l'être collectif, comme l'Humanité, il constitue la meilleure ressource de son développement.

Mais qu'il nous suffise de savoir que les phénomènes en eux-mêmes ne nous témoignent aucune antipathie et que les êtres dans lesquels nous les rencontrons sont susceptibles d'améliorations, possibles au moins en théorie, si elles ne peuvent le devenir en pratique.

De tout ce qui précède, il ressort déjà que le principe de la sympathie innée dans les êtres, si spontanément admis dès le début et dont la réalité n'a pu être infirmée par l'évolution intellectuelle, — un principe ainsi fondé sur la force des choses et sur une durée si persistante, — peut avec raison prétendre à devenir le point de départ de la synthèse finale.

Après avoir fait ce pas essentiel dans la question, il nous reste à suivre les modifications par lesquelles a dû passer la solution provisoire du principe sympathique, avant qu'il fût possible d'aboutir au régime normal de l'entendement humain.

L'existence pratique, mettant l'homme en contact de plus en plus intime avec le monde, nous éloigna insensiblement de la conception fétichique. Pouvait-on continuer à croire, par exemple, que l'être inanimé, d'une nature si différente, possède les mêmes attributs que l'homme? La foi initiale fut donc abandonnée. Mais, malgré sa désuétude, on ne cessa pas de concéder à la sympathie elle-même les caractères attachés à notre espèce. Pour concilier la persistance d'une pareille théorie avec les exigences de la vie pratique, l'esprit fut conduit tout naturellement à imaginer des êtres fictifs, désormais pourvus du type humain que les êtres réels ne pouvaient plus assumer directement.

C'est de cette nouvelle conception que surgit le *théologisme*.

Notre intention, ici, n'est pas de donner un aperçu complet des diverses phases de l'évolution intellectuelle. En les parcourant nous devons nous borner à y découvrir les germes de la solution finale du problème sympathique.

Nous avons appris déjà que le fétichisme, en dotant de sympathie l'universalité des êtres,

nous légua le principe de toute synthèse réelle.

A son tour, le théologisme rendit un service non moins décisif. Car, attribuant la solution provisoire à des fictions imaginées en dehors des êtres, il en affranchissait ces derniers, et, par conséquent, les rendait plus accessibles aux investigations directement scientifiques.

Au début, d'ailleurs, l'influence théologique ne pouvait être que favorable à la science dont elle stimulait les recherches. Les dieux ayant assumé la direction sympathique, on ne pouvait connaître leurs volontés qu'en étudiant les êtres eux-mêmes, afin de discerner les divers effets que par eux produisait l'action divine. Il était donc désormais permis à la science de prendre définitivement son essor ; car l'esprit se livrait à l'étude des phénomènes, pour ainsi dire, sous l'œil bienveillant des dieux, puisque, je le répète, pour démêler leurs intensions, il fallait consulter les événements qui se passent dans les êtres.

En outre, la création des dieux conservait une solution provisoire au problème sympathique, jusqu'à ce que la science eût trouvé dans quelles

conditions réelles la sympathie se manifeste autour de nous.

Mais à mesure que la science avançait dans sa tâche spéciale, la théologie, de son côté, devait perdre de son importance première. L'impulsion surnaturelle devenait inutile, sitôt qu'il était constaté que notre propre intervention suffirait à nous rendre les êtres favorables par de simples modifications des lois qui régissent leurs phénomènes.

L'esprit, enhardi par les succès obtenus par la science, réduisit d'abord le théologisme à une personnification de plus en plus dépourvue des attributs humains, oubliant ainsi que la conception divine n'avait pas cessé de représenter le principe de la sympathie et que, par conséquent, elle restait le seul lien synthétique qui pût satisfaire le cœur. L'esprit, enfin, osa même s'affranchir entièrement du théologisme et le remplaça par de pures abstractions, plus convenables à ses vues théoriques.

Nous sommes arrivés à la phase métaphysique de l'évolution intellectuelle. Dès lors, l'esprit est en désaccord complet avec le cœur, et il est visi-

ble maintenant qu'un tel conflit ne cessera que lorsque le principe sympathique aura, par la science, retrouvé sa place primitive dans les êtres.

Avant de pousser plus loin, il est bon de faire remarquer que notre étude a seulement en vue la recherche du principe qui domine indistinctement l'ensemble des êtres, sans nous préoccuper de la coordination qui peut en résulter. Notre but sera rempli, si nous parvenons à prouver l'existence de la sympathie universelle. Quant à la réalisation du concours qu'il institue, elle est l'œuvre d'Auguste Comte, l'immortel fondateur de la doctrine de l'Humanité. Ici, loin de chercher à coordonner les êtres, nous n'avons même à faire acception d'aucun d'eux, la tendance à concourir étant pour tous de même nature, quoiqu'elle se manifeste sous des modes divers.

Au surplus, il est évident que, dans le régime basé sur le principe sympathique, c'est à l'Humanité qu'échoit le rôle de maintenir et accroître l'harmonie universelle, puisque l'intensité de sa sympathie va jusqu'à pouvoir en comprendre les conditions immuables et discerner les moyens de la rendre plus parfaite.

Cette digression était nécessaire pour mieux caractériser le point spécial que nous voulons mettre en lumière.

En reprenant la question où nous l'avons laissée, nous pouvons considérer comme un fait acquis, l'existence réelle du principe sympathique. Adopté dès l'origine même de l'évolution intellectuelle, il donna, à plusieurs reprises, une explication uniforme, malgré la diversité des cas dans lesquels on l'appliquait. Il s'agit donc de savoir définitivement si la manifestation de la sympathie a lieu partout d'une même manière, ou bien, si le mode en varie en même temps que la nature des êtres.

Le fétichisme et le théologisme avaient tous deux reconnu le principe sympathique, mais chacun, en ce qui le concerne, lui avait attribué une solution unique pour l'ensemble des êtres. Cette uniformité d'explication ne pouvait plus convenir à la science ; elle lui devenait d'ailleurs inutile, puisqu'il était possible de lui substituer la connaissance réelle des phénomènes.

Mais, malgré les avantages obtenus sur la théologie, la science n'est pas encore parvenue à la

remplacer. La raison de cette impuissance est facile à deviner. Absorbée dans l'étude spéciale des phénomènes, elle finit par se désintéresser des influences théologiques, qui, d'ailleurs, restaient en dehors de la nature de ses recherches. Il en résulta que ses théories furent privées de lien général, même théologique, ce dernier ne répondant plus aux réalités constatées par elle.

L'esprit se trouva donc livré à lui-même et comme perdu au milieu de ses innombrables explications de phénomènes. On conçoit que dans un tel embarras il ait eu recours aux moyens que lui offraient ses ressources personnelles. Pouvait-il d'ailleurs s'adresser au cœur qui continuait à suivre l'ancienne solution, comme seule remplissant encore les conditions auxquelles il pouvait adhérer.

Désormais, l'esprit demanda à sa propre initiative un lien général pouvant remplacer celui qu'il avait cessé d'accepter du cœur. Il l'emprunta, soit à des abstractions purement subjectives, soit au milieu extérieur, en généralisant suffisamment un phénomène pour lui faire embrasser tous les autres déjà connus. Au premier de ces modes mé-

taphysiques se rattache surtout l'école spiritualiste ; au second appartient l'école matérialiste.

Mais ses efforts dans ce sens n'avaient aucune chance d'aboutir, une synthèse quelconque devant rester partielle et incomplète, tant que le sentiment n'y trouverait pas sa place. Aussi, la phase métaphysique ne put-elle jamais construire rien d'universel ni même de durable. Son influence fut principalement négative, consistant le plus souvent à déblayer le terrain théologique dans le but de faciliter à la science l'accès de nou veaux phénomènes.

L'utilité de la métaphysique apparut surtout quand son action dissolvante se mit à l'œuvre pour arracher à la direction théologique l'existence humaine, collective ou individuelle. L'être fictif étant en possession d'attributs semblables aux nôtres, cette homogénéité rendait plus normale l'influence surnaturelle sur les phénomènes sociaux et moraux. La sympathie divinisée pouvait d'autant mieux prétendre à continuer de régir le domaine humain qu'ici le concours devenait plus manifestement nécessaire. Pour briser une si étroite attache, la métaphysique fut obligée

d'affirmer les négations les plus radicales, telle que, pour citer un exemple, l'opposition des droits aux devoirs.

C'est donc, je le répète, aux sciences de l'homme que la métaphysique rendit les plus féconds services. C'est dans ces dernières que le cœur se résigna le moins facilement à laisser remplacer les explications théologiques par de simples lois de phénomènes. A cet égard, notre reconnaissance doit être d'autant plus vive que la conquête du domaine humain par la science rendait enfin possible la solution définitive du problème sympathique.

Si la phase scientifique parvint à achever sa longue élaboration, c'est, il ne faut pas l'oublier, grâce à la vigilante assistance de la philosophie négative. Car, à mesure que la science avançait dans l'étude des phénomènes, elle lui préparait la voie en les soustrayant à la tutelle théologique. Sans ce secours, l'esprit aurait eu les plus grandes difficultés à s'en affranchir pour reprendre la liberté de pensée qui était indispensable à ses investigations.

Il nous reste maintenant à montrer les résultats

que la phase scientifique a fournis à la solution du problème de la sympathie universelle. Mais, pour cela, il est nécessaire de jeter d'abord un coup d'œil sur la marche que cette phase a suivie pour arriver à la connaissance de l'ensemble des événements qui se passent dans les êtres.

Évidemment, les phénomènes qui se retrouvent dans le plus grand nombre de cas, sont ceux qui ont fait en premier lieu l'objet de nos études. En même temps qu'ils étaient les plus généraux, ils devaient être aussi les plus simples. Car, grâce à leur généralité, il était facile de rencontrer des êtres pourvus seulement de ce genre de phénomènes, ce qui les mettait plus immédiatement à notre portée. Dans tout autre cas, les phénomènes moins généraux, coexistant avec ceux qui le sont davantage, subissent par cela même certaines influences réciproques qui les rendent plus difficiles à abstraire, c'est à dire à isoler des êtres. En un mot, les phénomènes sont d'autant plus compliqués qu'ils sont moins généraux.

Pour compléter ce premier aperçu, il faut ajouter que la connaissance des phénomènes plus généraux est indispensable pour arriver à la notion

abstraite de ceux qui le sont moins. Une telle nécessité a même fait croire souvent que les seconds n'étaient qu'une conséquence des premiers, et que, par suite, ils ne possédaient aucun des caractères *sui généris* qui légitiment une constitution qui leur soit propre.

En observant avec attention comment se manifestent les phénomènes nouveaux, l'on se rend aussitôt compte de l'utilité qu'il y a d'en connaître d'abord de moins compliqués pour la découverte de ceux qui le sont davantage. Car par le simple contraste, les uns déjà connus mettent en évidence les autres qui sont à connaître. Quand nous avons épuisé ce qu'il est possible d'étudier dans des phénomènes quelconques, nous nous heurtons aux caractères nouveaux de ceux qui ont avec les précédents le plus d'analogie et dont par cela même la généralité doit être immédiatement moindre que la leur. Ces caractères ont alors ceci de particulier, c'est qu'ils ne peuvent être assimilés à ceux dont ils semblent résulter, et qu'ils exigent des explications totalement différentes.

Ainsi, pour citer un exemple, le phénomène vital se caractérise par une continuelle rénovation

matérielle. Il est clair que la chimie n'a rien à voir dans cette instabilité qui est seulement inhérente à la vie. Le seul service que la science des compositions fixes rende dans ce cas, c'est de se prêter à des combinaisons qui facilitent la mise en lumière du caractère nouveau.

Les phénomènes se manifestent donc avec l'aide de ceux qui sont immédiatement moins compliqués qu'eux-mêmes. Il sont ensuite soumis à des lois qui les régissent spécialement.

En général, l'explication de phénomènes quelconques saurait aussi peu suffire à ceux qui suivent, qu'il serait possible à ces derniers d'imposer la leur à ceux dont ils dépendent sans en résulter.

En avançant dans l'élaboration scientifique, nous sommes obligés de nous adresser à des êtres toujours plus compliqués, puisqu'un plus grand nombre de phénomènes s'y manifestent. Il en résulte que si l'on étudiait dans un même être l'ensemble des phénomènes connus, à mesure qu'ils en seraient dégagés, ils le reconstitueraient graduellement, car les derniers ne pourraient être

mis en lumière sans le concours successif de tous les précédents.

Avec la science morale qui comprend le dernier ordre de phénomènes, l'homme nous est enfin dévoilé, c'est-à-dire l'être le plus spécial et le plus compliqué qui soit à notre connaissance. La découverte de ses lois termine la phase scientifique.

Cette longue évolution intellectuelle a pour ultime résultat de nous donner une irrévocable certitude que l'être ne peut se manifester à nous que par ses phénomènes, sans jamais nous révéler son intime essence. Cette précieuse constatation nous indique dans quel sens notre attention doit se porter pour la recherche du principe sympathique dans les êtres. Car s'il est vrai qu'il existe en eux ce sera seulement dans leurs phénomènes qu'il nous sera possible de le découvrir.

Il résulte de là que la connaissance de la sympathie doit se limiter à celle des phénomènes. Cela étant, la manifestation en deviendra d'autant plus intense que les phénomènes seront réunis en plus grand nombre dans un même milieu. Et comme nous savons que l'homme est le plus

compliqué des êtres, on peut conclure enfin qu'il est aussi le plus doué de sympathie.

Voyons d'abord ce qu'une telle sympathie devient dans le cas qui la caractérise le mieux ; nous pourrons ensuite savoir comment elle se comporte dans la généralité des êtres.

L'être humain peut être envisagé soit collectivement, soit comme individu. Les phénomènes qui lui sont propres se partagent donc aussi en deux catégories : ils sont sociaux, quand ils ne concernent que le concours humain ; ils sont moraux, quand ils sont relatifs aux inspirations de ce concours. En comparant les uns et les autres à la sympathie, on trouvera que la tendance à concourir est indiquée par les phénomènes moraux, tandis qus les phénomènes sociaux manifestent plutôt le concours. Les premiers se rapportent donc à la source de sympathie spéciale à l'être humain ; les seconds, à la destination qu'elle poursuit dans ce cas.

Ces quelques observations nous feront plus aisément comprendre pourquoi les phénomènes moraux ne viennent qu'en dernier lieu dans l'étude de la science humaine. Car, de ce que les

êtres, quels qu'ils soient, manifestent uniquement la sympathie par leurs phénomènes, il s'en suit que le cas de l'homme ne peut être qu'une conséquence de ce principe général. Ici, comme partout, la tendance ne saurait être conçue que d'après le genre de concours qu'elle produit.

Mais, objectera-t-on, il n'est pas possible que la sympathie soit réellement universelle. Elle n'existe que dans les êtres animés, car eux seuls sont en possession de sièges déterminés d'où partent leurs impulsions.

En émettant ce doute, on oublie que ces existences sont soumises aux lois de la vie. En biologie toute fonction doit avoir son organe. Il est donc tout naturel que les fonctions destinées à stimuler toutes les autres possèdent aussi des centres appropriés. Mais, tout localisés que soient les sentiments des êtres animés, on est néanmoins forcé d'avouer que nous les connaissons aussi peu directement que les tendances des autres cas quelconques. Ce n'est jamais, je le répète, que dans la destination des phénomènes qu'il nous est possible de découvrir la source sympathique.

Cela est tellement vrai que pour caractériser nos divers sentiments, on s'adresse, non à l'essence de leur nature, mais seulement aux phénomènes correspondants. Les définitions qu'on en donne sont à elles seules une preuve suffisante qu'il en est ainsi.

Prenons d'abord pour exemple les impulsions spécialement affectées à l'existence de l'individu. Il est certain que pour les désigner on est obligé de s'en rapporter aux phénomènes biologiques dont elles manifestent les divers genres de tendances.

Disons en passant que les instincts dits égoïstes, envisagés comme fonctions générales de la vie végétative et animale, ne doivent pas dans ce sens être pris en mauvaise part. Leur influence est aussi légitime que celle de toute autre manifestation de la sympathie universelle, puisqu'ils tendent à la conservation et à l'amélioration des agents individuels de la vie collective. Ils sont d'ailleurs destinés à subir au même titre que les autres impulsions l'ascendant des instincts altruistes qui seuls inspirent le concours.

Ce que nous avons dit des instincts personnels

doit également s'appliquer aux instincts impersonnels. Ceux-ci, à leur tour, ne peuvent être appréciés que relativement à l'être collectif. Leur définition se rapporte à ce qui dans la société se montre, ou supérieur, ou égal, ou inférieur. Dans ce cas, les phénomènes sociaux sont chargés de désigner les sentiments affectés à l'altruisme.

Ces diverses preuves suffiront, je l'espère, à convaincre que la sympathie est réellement universelle, et non pas le privilège seulement des corps organisés. Si les différentes tendances de l'être animé ont des sièges spécialement assignés à chacune d'elles, elles ne peuvent cependant se manifester que par les phénomènes correspondants. Car, quelque précise que devienne la connaissance des fonctions cérébrales, la nature essentielle de leur existence restera pour nous une éternelle énigme. Les instincts localisés ne représenteront jamais que des milieux où les tendances communes à un groupe de phénomènes de la vie collective ou individuelle se trouvent centralisées.

Finalement, la multiplicité des tendances réunies dans l'être humain fait sentir le besoin de

les subordonner à celles d'entre elles qui ont le plus d'aptitudes à cet effet. Pareille tâche incombe naturellement aux sentiments sociaux dont la nature est d'inspirer le concours. De cette nécessité surgit donc un dernier groupe de phénomènes dont la morale a pour but d'enseigner l'invariabilité des relations.

Dans le cas particulier que nous venons d'étudier, il est possible à présent de montrer que se trouvent en pleine évidence les conditions cherchées pour la solution générale du problème sympathique.

Car, puisqu'une telle solution doit s'appliquer à des cas quelconques, il convient d'abord de faire abstraction des centres spéciaux qui manifestent la sympathie dans les corps organisés, à moins que dans le domaine inorganique on veuille prendre pour des sièges analogues les milieux qui y ont pour limites les êtres eux-mêmes.

D'autre part, dès qu'il est admis que dans l'être animé, les instincts, quoique localisés, ne nous sont connus que par les phénomènes qui s'y rapportent, il n'y a plus d'inconvénient à croire aussi que la sympathie se manifeste également

par les phénomènes dans l'ensemble des autres cas. Rien ensuite ne nous interdit de considérer chaque être en particulier comme concourant à l'œuvre commune de la même manière que les individus agissent envers l'espèce dans le cas humain.

En généralisant donc la solution du problème sympathique d'après l'exemple de l'Humanité, nous pouvons enfin la formuler dans ces termes : Tout être concourt au bien universel, en manifestant la sympathie par les phénomènes qui lui sont propres.

Dans ces conditions, si, d'un côté, l'on abandonne désormais la solution que le fétichisme avait conçue, de l'autre, on rend aux êtres la sympathie que le théologisme leur avait enlevée.

Du moment qne l'on reconnaît dans les phénomènes de simples manifestations de la tendance à concourir, ce qui est le caractère de la sympathie, on se résigne en même temps à ignorer ce qu'elle est dans sa nature essentielle, à l'exemple de la science qui a abandonné la recherche de l'intime substance des corps. Dans l'avenir, on se

contentera de l'apercevoir dans les phénomènes qui nous révèlent l'existence des êtres.

La sympathie étant enfin étroitement liée aux investigations de la science, le désaccord qui avait existé entre le cœur et l'esprit, n'aura plus dès lors aucune raison de subsister, puisque tous les deux trouveront leurs propres satisfactions à envisager le même objet.

*
* *

Ce serait une erreur de croire que la nouvelle théorie des êtres a pour conséquence de faire des innovations dans l'étude spéciale de leurs phénomènes. Quelle raison aurait-elle de modifier la science dans ses méthodes ou ses doctrines, puisque de celle-ci précisément dépend sa propre existence. Loin de rien changer dans sa sphère d'action, cette théorie a plutôt intérêt à la consolider davantage. Plus réelle sera la constatation des phénomènes, plus éclatante deviendra la manifestation de la sympathie.

Quant aux êtres, leur situation restera toujours la même aussi. Sous le nouveau régime mental, chacun d'eux conservera sa valeur individuelle,

en la tirant désormais du degré d'intensité de la sympathie ; chacun continuera à posséder dans l'harmonie de l'ensemble l'influence dont sa part de sympathie le rendra capable.

La dignité grandissant avec le nombre des manifestations sympathiques dans un même être, il en résulte avec non moins d'évidence que l'Humanité ne cessera pas d'occuper la place la plus importante dans le concert universel. Son existence, loin d'avoir à craindre d'être diminuée en devenant de même nature que les autres êtres, par ce fait se trouvera, tout au contraire, rehaussée davantage : car une telle homogénéité fera ressortir avec d'autant plus de relief les qualités propres à cet organe si indispensable à l'économie de l'ensemble.

Dans la conception finale des choses, s'il faut envisager tout être quelconque avec des dispositions à concourir au bien commun, nous devons cependant reconnaître qu'à cet égard l'Humanité se trouve être la mieux partagée. Elle seule est animée de l'intelligence nécessaire pour comprendre et utiliser les forces convergentes. C'est grâce à un monopole si précieux qu'elle est apte

à découvrir les lois, tant générales que spéciales, que suivent dans les êtres les manifestations sympathiques. C'est grâce à ce même monopole qu'elle peut les mettre en état de témoigner leur sympathie par des services effectifs. Sans l'intervention de l'intelligence humaine, la sympathie demeurerait le plus souvent impuissante, et l'activité de ceux qui en sont doués resterait aveugle, incapable de s'employer d'elle-même à l'œuvre utile de conservation et de développement de l'ensemble.

L'Humanité, donc, outre qu'elle fait partie de l'harmonie générale et y contribue comme les autres êtres, a de plus pour fonction de connaître les conditions d'existence de cette même harmonie et d'indiquer les moyens propres à la maintenir et à la rendre plus parfaite.

En faisant universelle la sympathie, on veut aussi peu rabaisser la grandeur de l'Humanité que lorsque l'on découvre en elle nombre d'autres propriétés qu'elle a en commun avec le restant des êtres.

Les craintes qui naîtraient à ce sujet sont d'autant moins fondées que la nouvelle manière de

voir non seulement ne nuit en rien à l'existence de l'Humanité, mais, au contraire, devient de la plus grande utilité pour le développement de ses meilleurs caractères. Car, en effet, l'intelligence que seule elle a en partage ne peut que trouver profit à l'adoption de cette croyance, puisque stimulé par cette dernière, le cœur devient un auxiliaire plus actif dans les opérations de l'esprit.

Au surplus, les développements dans lesquels il nous reste à entrer, feront encore mieux voir que l'Humanité n'a rien à perdre par le nouveau mode de penser.

Supposons à présent que l'esprit ait adopté le principe universel. Les phénomènes deviennent alors des manifestations de la sympathie. De leur côté, les lois auxquelles ils sont assujettis seront considérées comme les règles invariables que les diverses tendances suivent dans leurs manifestations.

Les phénomènes physiques, par exemple, seront pris pour les manifestations physiques de la sympathie dans les corps, et les lois de ces phénomènes indiqueront les règles constantes auxquelles sont soumises de telles manifestations,

quels que soient d'ailleurs les êtres qui les produisent.

Nous allons maintenant examiner les avantages que procure aux phénomènes cette manière de les envisager.

Il est d'abord aisé de voir que le nouveau point de vue ennoblit à un degré inconnu jusqu'ici la dignité des phénomènes dans la science. Ce ne sont plus de pures abstractions livrées à la sécheresse des recherches intellectuelles. Le caractère d'agents de la sympathie qui leur est conféré leur donne un rôle moins passif que celui de simples sujets théoriques.

Il faut ensuite remarquer que, tout en étant isolés des êtres et dégagés du milieu des circonstances auxquelles ils se trouvaient mêlés, ces mêmes phénomènes sont cependant alors moins éloignés de leur réalité ; car, bien qu'ils aient pour source l'analyse, ils ne cessent pas d'avoir en vue une destination éminemment synthétique.

Une fois abstraits des êtres, les phénomènes ne rappellent plus directement le but utile que l'on se proposait en les étudiant sous cet aspect. Au lieu d'être uniquement employés à la recherche

des lois qui les concernent, ils servent souvent alors de prétextes à d'oiseux jeux de l'esprit. Produits de l'intelligence, ils sont condamnés à subir les caprices de son empire, puisqu'il n'y a en eux rien qui puisse résister à ses pires fantaisies.

Les inconvénients qui résultent de l'isolement des phénomènes seront beaucoup moins à redouter, dès que l'on aura eu soin de ne plus pousser leur abstraction jusqu'à enlever le caractère dominant qu'ils possèdent dans les êtres, celui de de manifestation de la sympathie.

Leur seule appellation suffirait désormais à faire constamment souvenir quelle mission est la leur : car, ainsi, leur étude se trouverait sans cesse ramenée au but à poursuivre, qui est de connaître les conditions générales auxquelles les êtres sont soumis en vue de participer à l'œuvre commune.

Après avoir considéré les avantages que confère aux phénomènes cette manière de les concevoir, si nous cherchons ceux que nous pouvons en retirer nous-mêmes, nous ne tardons pas à trouver qu'elle facilite considérablement le travail de l'esprit.

En conservant aux phénomènes isolés leur nature sympathique, il est certain que leur image ternie par l'abstraction reprendra une plus grande netteté, qui ne diffèrera même pas beaucoup de celle qu'acquiert une image plus concrète, quoique l'esprit l'ait généralisée à tous les cas. Tout en étant due à l'analyse, elle continuera à rappeler sa destination synthétique, ce qui permet au sentiment de lui donner plus d'animation. Ce sera comme un trait ajouté qui fera mieux ressortir l'image en question. Les phénomènes deviendront alors pour notre attention des objets plus visibles que s'ils étaient réduits uniquement à leur simple forme abstraite.

De plus, la nouvelle croyance réagira directement sur le cœur. Car nos sentiments ne pourront être que favorables à l'étude de sujets qui leur seront présentés avec des tendances analogues aux leurs. Dès lors, ils ne trouveront plus dans la recherche des lois de phénomènes une aride opération intellectuelle ; ils y prendront une part active, en stimulant les contemplations abstraites.

Notre exposition est actuellement assez avancée

pour qu'il soit possible, en la résumant, de jeter un coup d'œil qui embrasse l'ensemble de la théorie qui nous intéresse.

La sympathie, d'abord, a été érigée en principe universel des êtres. Ensuite, nous avons trouvé que dans chacun de ces êtres elle se révèle par les phénomènes correspondants. Ces phénomènes suivent des règles invariablement les mêmes dans quelque milieu qu'ils se produisent. Ces règles, donc, nous apprennent dans quelles conditions les phénomènes manifestent les tendances des êtres à concourir au bien général et par quels moyens ces mêmes êtres peuvent être mis en état d'effectuer leurs tendances.

Nous savons aussi qu'au cœur reviennent les plus précieux avantages qui résultent de la nouvelle croyance.

Grâce à elle, il cesse d'être réfractaire à la recherche des lois abstraites, puisque cette recherche même ne devient plus qu'une conséquence de sa propre doctrine. Déjà favorablement disposé pour les phénomènes, quand par leurs divers assemblages dans les êtres ils en manifestent l'existence, pourquoi le cœur ne s'inté-

resserait-il pas de même aux relations générales qu'on leur découvre en les isolant de leurs milieux.

Désormais, le rôle de la science abstraite sera donc d'étudier les manifestations de la sympathie dans la spontanéité de leur nature, c'est-à-dire lorsqu'elles sont dégagées des influences auxquelles elles se trouvent mêlées dans les êtres. Présentées sous cet aspect, ses spéculations n'encourront plus les reproches de sécheresse qu'elles avaient si justement mérités jusqu'à ce jour ; et, par conséquent, elles ne répugneront plus autant à l'esprit des masses, qui ne recherchent pas les pures satisfactions intellectuelles, mais veulent surtout être guidées dans l'essor de leurs sentiments. En ramenant tout à des questions de sympathie, la science peut être assurée de trouver de l'écho dans notre cœur. Car il ne saurait rester indifférent à des connaissances qui lui dévoilent partout des objets d'amour. On s'intéresse aux moindres détails de ce que l'on aime ! Un fait si généralement observé, pourquoi ne se reproduirait-il pas dans le cas qui se prête le mieux à sa réalisation.

*
* *

Dans les pages qui précèdent j'ai déjà noté certaines critiques qui pourraient s'élever contre le principe de la sympathie universelle. Toutefois, il n'est pas inutile d'y revenir : car, en les réfutant, il sera possible en même temps d'éclaircir plusieurs points de la question.

Parmi les contradicteurs, les uns prétendront sans doute qu'il y a de graves dangers moraux à adopter un tel principe ; d'autres, plus nombreux, iront jusqu'à en contester la réalité.

Il faut d'abord répondre au dernier reproche, car, s'il était fondé, les craintes qui ont inspiré le premier n'auraient plus de raison d'être.

Ceux qui pour des motifs intellectuels refusent

d'admettre la théorie émise, la qualifieront surtout de rêverie ontologique. Et, en effet, la sympathie érigée en principe général peut sembler au premier abord n'être qu'une personnification abstraite.

J'avoue que les caractères intimes de la sympathie ne nous seront jamais révélés. Sa notion devra toujours être considérée comme la conclusion la plus générale de l'ensemble du spectacle universel. Mais est-il si nécessaire de savoir ce que la sympathie est en elle-même. Supposons un instant que nous puissions la connaître dans son essence spéciale, à quoi saurait nous servir une telle constatation, puisque les êtres n'en continueraient pas moins à se présenter à nous dans la seule synthèse de leurs phénomènes ? Pour la sympathie, son influence ne cesserait donc pas non plus de dépendre des seuls moyens efficaces que ces êtres peuvent lui offrir.

Les dispositions favorables que montrent les phénomènes rendent d'ailleurs la tendance à concourir assez évidente pour suffire à caractériser la sympathie, sans qu'il soit besoin d'avoir re-

cours à une connaissance plus immédiate de sa nature propre.

Le concours existe effectivement, donc la tendance qui le fait naître doit exister aussi. Que faut-il de plus pour se convaincre de la réalité du principe sympathique.

Afin de dissiper le moindre doute à cet égard, il n'y a qu'à se rappeler d'où nous est venue la notion de sympathie. Elle doit uniquement son origine à la science de l'être humain, collectif et individuel. C'est dans ce cas particulier que le concours fait nettement apparaître des tendances déterminées.

Ce qui vient d'être dit ne détruit aucunement la distinction qu'il y a entre la sociologie et la morale. S'il semble qu'il y ait à ce sujet une contradiction, nous allons voir qu'elle est purement apparente.

Plus les êtres quelconques de même espèce sont compliqués en raison du plus grand nombre de phénomènes qui s'y rencontrent, plus aussi se fait sentir le besoin de connaître les conditions dans lesquelles ces êtres s'unissent pour concerter leur concours utile à l'harmonie universelle.

Mais ce n'est que dans le cas humain qu'un tel besoin éclate avec assez d'évidence pour mettre à nu les phénomènes correspondants et rendre ainsi possible l'institution de leurs constantes relations.

Ceci concerne seulement le concours que l'on pourrait appeler extérieur, parce qu'il se rapporte à des êtres de même espèce. Il faut compléter la remarque en signalant aussi le concours qui est intérieur, celui dû aux relations qu'ont entre eux les phénomènes dans un même être. Il est certain que dans ce cas la nécessité du concours se manifeste davantage, à mesure que les tendances deviennent plus nombreuses dans un même être. C'est encore dans l'existence humaine où se réunit l'ensemble des phénomènes connus que l'urgence d'un pareil concours fait surgir les phénomènes appropriés, dont il devient ensuite possible de saisir l'invariabilité des relations.

Chez l'être humain, il y a donc, pour ainsi dire, deux sortes de concours, l'un extérieur, l'autre intérieur. Chacun d'eux a ses phénomènes spéciaux ainsi que ses lois propres.

Mais, quoique les deux genres de concours soient en eux-mêmes indépendants l'un de l'autre, il ne faut pas oublier que celui concernant la morale doit faire ressortir les tendances qui peuvent le mieux s'adapter à l'autre que la sociologie a pour objet. Ce dernier dépend donc seulement des impulsions qui, étant les mieux à même de le faire naître, sont ainsi désignées à devenir le principe dominant de la morale.

En résumé, le concours, pour se réaliser à l'extérieur exige qu'intérieurement, il accorde la prépondérance aux sentiments bienveillants que les phénomènes sociaux ne font que supposer. D'une telle exigence naît alors la nécessité de l'harmonie dans l'individu, nécessité de laquelle surgit un nouvel ordre de phénomènes, ceux de la morale. La connaissance de ces dernières aboutit enfin à celle des impulsions qui par leur nature même poussent directement l'être humain au concours dont les phénomènes, soit sociaux, soit moraux, manifestent les tendances.

Après avoir constaté que dans notre espèce le concours, tant extérieur qu'intérieur, dépend des meilleures impulsions de l'individu, il a suffi de

généraliser cette observation et de l'attribuer à l'ensemble des êtres. Cette extension a été d'autant plus facile à opérer que dans le cas humain, les tendances ne peuvent non plus se manifester que par les phénomènes correspondants. On n'a donc eu besoin que de procéder d'une manière analogue dans les autres cas pour parvenir enfin à la notion générale de la sympathie qui partout, je le répète, se révèle par les divers effets qu'elle peut produire.

On peut, par conséquent, conclure que de la connaissance des phénomènes humains résulte celle de la sympathie universelle. Car c'est par eux seuls qu'il est possible de s'élever à l'intelligence du concours en général et d'une suprême impulsion dont la nature spontanée est d'amener à la convergence toutes les autres tendances à concourir.

En passant, disons que l'être humain, par cela même qu'il est seul à comprendre le concours et à pouvoir le provoquer directement, doit posséder des organes spécialement affectés à chacune de telles fonctions, puisque dans l'être vivant toute action part d'un siège déterminé.

En dotant de sympathie l'universalité des êtres, loin d'amoindrir l'Humanité, on ne fait que confirmer par une nouvelle preuve l'excellence de sa doctrine. Puisque c'est de son sein qu'il a fallu tirer la connaissance du principe sympatique, n'était-ce pas affirmer en même temps que les caractères de ce principe se trouvent là seulement assez développés pour éclater à l'évidence.

Il nous reste maintenant à dissiper l'appréhension d'un danger moral qui semble être attaché à l'adoption du principe de la sympathie universelle. Ce danger, paraît-il, proviendrait surtout, d'une diminution du prestige de l'Humanité et, par suite, de la vénération qui lui est due.

J'ai déjà essayé de mettre à néant une crainte si peu justifiée. Mais il est bon de multiplier les assurances en faveur de l'Humanité. Car les reproches d'attenter à sa considération ne sauraient être assez sévères, si vraiment ils étaient fondés. Heureusement, il n'en est rien.

L'Humanité réunit en elle l'ensemble des phénomènes connus. Elle peut donc être considérée comme l'être le plus doué de la sympathie qui puisse exister, s'il est vrai que les phénomènes n'en sont que des manifestations.

A cela, elle joint encore l'inappréciable privilège d'être en possession de l'intelligence, ce qui la rend capable de régler et diriger ses propres tendances et celles des autres êtres. Seule elle a conscience de sa sympathie, et seule aussi elle sait discerner celle qui l'entoure. Avec des dons si incomparables, comment ne lui serait-il pas réservé la meilleure place dans le concert universel ?

Sans l'intervention de l'intelligence, la sympathie ambiante resterait à jamais ignorée ; sans elle, comme nous allons le voir, les autres concours ne pourraient atteindre le but bienfaisant auquel ils aspirent.

Oui, il faut en convenir, l'Humanité n'est qu'une partie dans l'immense tout. Mais n'oublions pas d'ajouter qu'elle est seule à même de

connaître les conditions de l'harmonie générale et d'appliquer les divers moyens qui contribuent à son amélioration.

Aussi faut-il trouver tout naturel qu'un tel être ait acquis une idée de plus en plus précise de son rôle prédominant dans l'œuvre commune, à mesure que s'affirmait davantage son action tutélaire.

L'exaltation de sa personnalité est d'ailleurs due à d'autres motifs non moins légitimes. A la toute puissance désormais usurpée par les êtres fictifs il fallait opposer le spectacle réel de nos propres forces. C'est surtout de la phase scientifique que date la confiance croissante de l'être humain en lui-même. Tantque le développement des divers éléments du régime définitif exigea de notre espèce la plus grande intensite d'énergie, les efforts de l'Humanité vers l'exclusive domination ne pouvaient avoir que des résultats bienfaisants. Il n'y avait que ce moyen pour elle de s'émanciper du passé et prendre conscience

du véritable rôle qui lui est assigné dans le concours universel.

Pour arriver à donner à sa fonction réelle le caractère normal qu'elle doit avoir, il lui fallait jusqu'à en exagérer l'importance. Avant de régler une force quelconque, n'est-il pas nécessaire de la laisser se développer suffisamment. On ne peut ramener une chose à ses proportions convenables que si d'abord elle les a dépassées : en deçà, pour cause d'insuffisance, les proportions voulues ne pourraient être atteintes.

Mais à présent que l'Humanité s'est élevée au premier rang parmi les autres êtres, n'y a-t-il pas lieu de redouter que l'excessive importance accordée à ses qualités particulières ne nuise à la saine conception que l'on doit s'en faire?

L'on s'étonne que sa notion n'ait pas encore acquis la popularité que de nos jours il serait si juste d'accorder à l'Humanité. La cause de cela, ne faudrait-il pas l'attribuer à quelque défaut existant dans sa formule actuelle. Si le cœur des masses trouve si peu d'attrait pour la conception

de l'Humanité, telle qu'on la leur présente en ce moment, ne serait-ce pas parce qu'elle ne répond pas encore entièrement à leurs meilleures aspirations.

De sa notion que ressort-il principalement à l'heure actuelle ? N'y glorifie-t-on pas surtout la position prévilégiée que l'être exceptionnel occupe au milieu des autres êtres et les profits exclusifs que son intérêt en retire ?

Il n'est pas difficile d'apercevoir que les traditions théologiques ont eu une grande part à l'institution de la nouvelle existence suprême. L'esprit humain, d'ailleurs, restait logique avec lui-même en modifiant l'ancienne solution du problème sympathique d'après des renseignements plus certains. N'est-ce pas de la sorte qu'il avait déjà procédé en passant du fétichisme au théologisme ?

La théologie avait confié la direction sympathique à la toute puissance d'êtres imaginés. Les croyances surnaturelles étant tombées en désuétude, il était tout naturel de chercher parmi les êtres réels celui qui est le plus digne de prendre la succession divine. C'est l'Humanité qui rem-

plit le mieux les conditions exigées dans ce cas. Les attributs de notre espèce qu'il n'était plus possible de maintenir à des êtres désormais reconnus fictifs, l'Humanité les possédait avec une incontestable évidence. La nouvelle conception se contenta de corriger ce qu'avait d'absolu l'ancienne forme, en la ramenant aux limites plus normales du relatif scientifique. Mais l'Humanité n'en fut pas moins érigée en divinité universelle, semblable à ses devancières. Dans l'idée que l'on s'en fait actuellement, tout doit plier sous sa domination, tout se rapporter à ses seuls intérêts. Malgré les visibles efforts que tente la science pour en faire la source unique de la sympathie, on la voit surtout préoccupée de consacrer les attributs relativement moins nobles dont elle a seule le monopole. En un mot, ce qu'on exalte encore avant tout en elle, c'est sa personnalité. N'était-ce pas, vu la nature composée de l'Humanité, étendre jusqu'à l'espèce entière l'égoïsme collectif qui existe déjà dans d'autres groupements humains moins étendus.

Il va sans dire que la critique que nous avons osé formuler, ne peut porter atteinte aux qualités

qui appartiennent à l'être par excellence ; elle vise uniquement le point de vue où l'on s'est placé pour les apprécier.

Il était d'ailleurs inévitable qu'il en fût ainsi. La notion d'Humanité tire son origine de la science sociologique. Les phénomènes sociaux, étant envisagés seulement comme des abstractions scientifiques, laissent peu de place à une intervention directe du sentiment. On ne peut donc s'étonner que les raisons purement intellectuelles aient prévalu d'abord dans l'établissement des relations inflexibles de l'être général avec les divers éléments qui participent au concours humain.

Il serait, au surplus, injuste de ne pas reconnaître à l'Humanité une suprématie incontestable dans son propre domaine. Tant que son empire se borne à des êtres de même organisation, la conception que la science en a donnée est parfaitement admissible. Mais il ne peut plus en être de même dès qu'il s'agit des autres êtres qui ne sont pas nécessairement astreints de par leur nature aux mêmes obligations à son égard.

A la cause que nous venons d'indiquer, si l'on

joint celle résultant de la théologie, qui contribua pour sa grande part à la genèse de l'idée d'Humanité, elle seule offrant un point de comparaison, l'on comprendra sans peine alors quel esprit a présidé à l'institution actuelle de sa doctrine. D'une part, la science n'exalta dans l'Humanité que l'intelligence, son caractère dominant; d'autre part, la théologie la forma à son image en en faisant un être aux intérêts duquel tout doit se trouver assujetti. C'était à la fois en concevoir une idée et trop étroite et trop peu élevée.

En résumé, la notion d'Humanité n'a pas encore subi l'empreinte de la sympathie en tant que comprise dans sa plénitude réelle. Il n'y a pas, par conséquent, lieu d'être surpris qu'elle continue à laisser si indifférente l'attention des âmes vraiment tendres. Jusqu'ici, pourquoi ne pas le reconnaître, elle n'a pu sincèrement être sanctionnée par le cœur. Si l'on veut que l'on voie l'Humanité en toute sa beauté, que l'on érige son intelligence en suprême manifestation de la sympathie, celle qui sert de guide à toutes les autres; qu'au lieu de faire de l'Humanité un centre où tout converge en vue de satisfactions personnelles,

elle ne soit plus considérée que comme un des éléments du concours universel, le plus noble, puisqu'il le dirige ; qu'en un mot, elle devienne semblable au chef d'armée qui, à la tête de ses soldats, n'a pas d'autre intérêt qu'eux, chacun contribuant pour sa part à l'œuvre commune.

Tous les êtres sans exception, inanimés et animés, coopèrent à l'harmonie de l'ensemble. Mais l'Humanité, tout en prenant sa part individuelle à cette coopération, est le seul être qui puisse en connaître le plan général et les moyens de l'effectuer. Concourir avec pleine connaissance, voilà quelle doit être sa légitime ambition ; goûter le charme des bienfaits qui découlent d'un tel concours, voilà de plus les uniques jouissances auxquelles elle doive prétendre.

Pour que l'âme d'un chacun soit émue au seul nom d'Humanité, il faut que celle-ci se présente à nous sous la forme la plus sympathique qui puisse se concevoir ; que, par conséqnent, elle n'évoque aucune pensée de domination ou de souci d'intérêt. Qu'aucune ombre ne vienne ternir l'image que nous devons nous faire de la sympathie dans ses manifestations les plus expressives,

en y mêlant quelque arrière-pensée de contrainte de notre part et de visées personnelles chez l'être à nos yeux le plus parfait. A cet effet, quel moyen est le meilleur, sinon de rendre commune une destination qui jusqu'à présent n'était affectée qu'à l'Humanité. Le but ainsi déplacé consisterait alors à conserver et améliorer l'universalité des êtres par le concours de chacun d'eux.

S'il était enfin démontré que toute existence coopère spontanément à l'œuvre commune, sous la direction de celle qui est la mieux douée à cet égard, l'on n'aurait plus désormais de peine à se convaincre que sans exception elles sont unies par une même tendance, pour la satisfaction non pas d'une seule existence en particulier, mais de toutes en général.

*
* *

Nous savons que la sympathie existe réellement dans les êtres et qu'elle se manifeste par leurs phénomènes. Nous savons aussi que dans les êtres les phénomènes se lient par des relations, invariables quant à leur ordonnance réciproque, mais variant dans leur intensité selon les circonstances où ils se rencontrent.

Ces relations de phénomènes dans un même être, annoncent déjà que l'union est possible entre les êtres eux-mêmes; car ce n'est toujours que par le moyen des tendances de chacun d'eux que nous parvenons ensuite à mettre ces êtres en rapports intimes ensemble.

L'intelligence a été nécessaire pour connaître

les conditions générales que remplissent les manifestations de la sympathie. Elle devient tout aussi indispensable pour combiner l'ensemble des manifestations d'un même être, en vue d'en obtenir un résultat quelconque qui, mis en contact avec ceux d'autres êtres, produise le concours spécialement désiré. Dans ces deux cas, la seule différence qu'il y ait, c'est que pour l'un l'opération intellectuelle se fait sur des données abstraites, tandis que pour l'autre entrent en jeu des notions concrètes, c'est-à-dire relatives à un ensemble quelconque de phénomènes.

La connaissance des manifestations sympathiques isolées des êtres et celle des conditions générales de leur immuable arrangement mutuel constitue le domaine de la science proprement dite. L'art, au contraire, s'occupe à mettre en œuvre les résultats quelconques obtenus sur l'ensemble des manifestations qui se rencontrent dans un même être.

Dans l'art, il y a donc deux opérations distinctes à considérer. Il fait ressortir dans un être un certain phénomène qu'il met ensuite en relation

avec des phénomènes ayant préalablement subi la même préparation dans d'autres cas.

Les résultats obtenus dans un être sont naturellement très variés, suivant le nombre des manifestations à choisir et l'intensité plus ou moins grande dont elles sont susceptibles. Une si heureuse variété permet à l'art de préférer ceux d'entre les résultats qui conviennent le mieux au rapprochement des différents êtres que l'on cherche à faire concourir au bien général.

L'activité sympathique étant aveugle dans les existences ambiantes ne peut par elle-même discerner dans quelle mesure sont utiles ses efforts pour coopérer à la tâche commune. L'intelligence, avons-nous dit, devient nécessaire, afin de suppléer à une telle impuissance. Mais notre collaboration se borne alors à mettre les êtres dans une situation favorable à l'accomplissement de leurs tendances. L'exécution de l'acte lui-même, c'est à leur unique initiative qu'elle est due. Les êtres effectuent spontanément leurs manifestations de la sympathie ; ils ne demandent de notre intervention que ce qu'il faut pour les mettre à

même de pouvoir mieux témoigner leurs dispositions à bien faire.

Si, de ces êtres, il en est qui ne répondent pas à l'idée d'universalité de la sympathie que nous devons nous faire, ne nous hâtons pas de porter un irrévocable arrêt contre eux. Il se peut que nous ignorions leur vrai rôle dans l'économie du système général dont ils font aussi partie.

Mais, dira-t-on, ils sont nuisibles à l'être dont l'influence est la plus efficace sur l'ensemble : ils ne peuvent donc participer au même concours, puisqu'ils rendent plus difficile la fonction directrice de l'harmonie universelle. L'objection, certainement, serait fondée s'il était prouvé que l'action des êtres dont il s'agit nous est foncièrement hostile. Et cependant, même dans ce cas, il ne faudrait encore que s'en prendre seulement au degré d'intensité à laquelle ces activités nous sont devenues défavorables. Car les exemples abondent qui montrent que les mêmes activités ramenées à des proportions convenables deviennent au contraire bienfaisantes.

Dans bien des circonstances, il se peut aussi que nous n'ayons pas à notre disposition des for-

ces suffisantes pour aider ces êtres d'exception à réaliser leurs tendances à concourir.

Toutefois, qu'il y ait de notre part ignorance ou impuissance, dans les deux cas, il ne peut être question que de la mise en usage des moyens pratiques. Car, en théorie, il semble toujours possible de concevoir une situation propice où l'action qui paraissait néfaste, si elle ne tourne pas tout à fait à notre avantage, serait du moins susceptible d'être neutralisée.

En général, on peut poser comme principe que les phénomènes en eux-mêmes sont disposés au concours, pourvu que l'on sache les amener au degré d'intensité convenable.

Il ne faut pas oublier non plus que, sous le nouveau régime mental, le nombre diminuera considérablement des êtres qui nous paraissent en ce moment inconciliables avec le principe sympathique.

L'intimité avec le milieu ambiant sera dès lors poussée à un degré que la froideur de notre raison actuelle ne saurait encore arriver à concevoir. La science se vulgarisera : elle sera devenue moins aride, puisqu'on la considérera comme l'é-

tude des manifestations plus ou moins générales de la sympathie. Les relations de ces manifestations étant mieux conçues par l'abstraction, il en résulte que l'on comprendra plus aisément aussi leur action concrète dans les êtres.

La sympathie, on ne saurait assez le répéter, consiste dans la tendance à concourir. Notre propre cœur sera donc tout disposé à s'intéresser à la recherche de tendances semblables au dehors de nous, puisqu'il poursuit le même but. A plus forte raison, sera-t-il favorable à l'essor de l'art dont la destination est d'appliquer ensuite les résultats de cette recherche, afin d'amener les êtres eux-mêmes à coopérer.

C'est de cette manière qu'avaient procédé les fétichistes, confondant seulement la sympathie générale avec la forme spéciale qu'elle prend dans l'être animé. Ils croyaient que les actes bienveillants des êtres étaient dus à des sentiments analogues aux nôtres. Pareille croyance ne pouvait que faciliter la découverte des moyens propres à maintenir ces êtres dans les mêmes dispositions, en vue de continuer à bénéficier

des bienfaits qu'on leur attribuait. Pourquoi ces pratiques usitées primitivement pour obtenir la faveur des êtres ne seraient-elles plus employées, alors qu'il s'agit également de les mettre en état de réaliser leurs désirs de bien faire.

Aujourd'hui, l'art est devenu abstrait autant que la science, et par cela même a acquis la même sécheresse. Il s'inquiète aussi peu des dispositions bienveillantes des êtres que la science, de la signification sympathique des phénomènes.

Dans les êtres, l'art ne cherche plus qu'à faire ressortir un phénomène quelconque en rendant secondaire l'influence des autres, pour ensuite le combiner avec des phénomènes obtenus de la même manière dans d'autres êtres. A l'exemple de la science qui prévoit les phénomènes l'un par l'autre grâce à leurs constantes relations, l'art s'efforce d'arriver au même résultat pour les cas concrets. Ainsi compris, il peut, il est vrai, suffire à satisfaire nos intérêts et nos ambitions ; mais il ne parviendra jamais à contenter directement les sentiments élevés de notre nature.

Aux yeux de l'art actuel, l'être n'est plus doué de spontanéité sympathique; il devient tout au plus un agent passif, destiné à de certaines combinaisons pratiques. Tout l'honneur des résultats obtenus est finalement attribué à la science, à cause qu'elle seule a pu les prévoir.

Cette manière de comprendre l'art est encore le fait des prétentions exagérées de l'esprit. Ici, comme dans la science, l'esprit se soustrait à l'influence du cœur, en croyant pouvoir se suffire à lui-même. Il oublie que les êtres agissent en vertu de leur propre sympathie et que le seul rôle utile qui lui incombe est de les guider dans leur bienveillante activité.

En me livrant à ces réflexions, il n'était nullement dans ma pensée de réduire l'importance, d'ailleurs indéniable, des procédés que l'art met en œuvre, aussi peu que j'ai songé à diminuer la valeur des constatations auxquelles parvient la science. Tous les deux, science et art, considérés seulement dans leurs sphères d'action, remplissent pour le mieux la fonction qu'ils tiennent de leur

nature propre. Toutefois, il est bien permis d'avouer que jusqu'à présent ils ne répondent pas encore à leur destination normale. L'aveu ne paraîtra aucunement exagéré, si l'on compare leurs présentes dispositions à celles que leur assigne le mode final de penser.

Tous les êtres, avons-nous dit, seront dotés de la sympathie, c'est-à-dire, tendront d'eux-mêmes à concourir au bien universel. Quant à l'intelligence, elle participera aux communes tendances, mais possèdera de plus le privilège de les discerner et d'en faciliter la réalisation.

Si l'art parvenait enfin à s'élever à la hauteur d'un tel point de vue, il ne tarderait pas à découvrir dans les êtres des aptitudes à la perfection, des secrets d'amélioration, qu'en ce moment, vu son mode trop grossier de les envisager, il n'est guère capable encore de soupçonner.

A cet égard, le passé peut déjà répondre de l'avenir. Car les preuves ne manquent pas, justifiant les espérances qu'il est permis d'attendre d'une semblable rénovation de l'art. Que l'on se

rappelle seulement ce qu'il fut au temps du fétichisme, alors qu'il s'est le plus rapproché de l'esprit dans lequel il sera conçu finalement. Si l'art de ce temps n'a pas poussé plus loin l'amélioration des êtres, ce n'est pas que la conception sympathique du monde le lui ait interdit; mais ses procédés se trouvaient limités par l'ignorance des conditions réelles des êtres. Malgré ces obstacles, il a obtenu des succès décisifs dont on ne peut lui dénier la propriété, puisque, après, il n'a plus été possible de les renouveler pour des cas analogues. Pour citer un exemple, c'est au fétichisme que nous devons le peu d'animaux domestiques qui sont à notre service. Depuis, non seulement on n'a plus fait de nouvelles conquêtes en ce genre, mais même le secret de la domestication des animaux a disparu avec l'époque qui en faisait usage. Ce qui est une preuve suffisante que le procédé avait disparu, c'est que dans la suite il n'a pas pu être appliqué à d'autres espèces d'une équivalente sociabilité.

Au fond, tout le secret fétichique consiste dans la confiance qui s'inspire à force de sympathie. Ce qui revient à dire que le cœur est le plus précieux guide que nous ayons pour découvrir les tendances bienveillantes autour de nous.

*
* *

Incidemment, nous avons eu déjà l'occasion de prouver que le nouveau mode de l'entendement humain n'infirme en rien la science ni l'art dans leurs diverses spécialités. Mais c'est à dessein qu'il faut revenir sur une pareille matière, dans l'espoir que des raisons plus convaincantes plaideront en faveur de l'adoption d'idées qui n'ont pas encore cours, et aussi, afin d'habituer le lecteur à une manière de penser qu'il est tout naturel de trouver étrange au premier abord.

Manifester la sympathie constitue le caractère le plus général des phénomènes. Dans ces der-

niers, il faut ensuite considérer les qualités qui leur sont propres. Il en résulte une diversité de manifestations sympathiques, laquelle seule suffit déjà à faire comprendre la nécessité de liaisons entre elles, pour que devienne possible le concours des êtres eux-mêmes.

On peut de là conclure que l'harmonie universelle suppose la sympathie ; celle-ci, de son côté, ne saurait parvenir à ses fins sans les phénomènes qui, spontanément disposés à concourir, représentent donc sa tendance même.

Ainsi, le régime de la sympathie est entièrement basé sur la connaissance des phénomènes, et, par conséquent, sur la science dont le but est de les étudier. Il en consacre les spécialités et permet même de pousser celles-ci aussi loin que l'exige une pleine conception des diverses formes de la sympathie ou phénomènes. Au delà de cette limite, les recherches scientifiques deviendraient oiseuses, n'étant plus utiles aux êtres en vue desquels elles doivent être uniquement entreprises.

Aucune des branches de la science n'a donc rien à redouter de l'adoption du nouveau mode

de penser, aussi peu celles dont l'institution est récente, telles que la sociologie et la morale, que les autres déjà consolidées par l'épreuve du temps.

Comme auparavant, les phénomènes conservent leur nature personnelle. Seule, leur destination générale se trouve modifiée, puisque désormais ils revêtent le caractère de manifestations de la sympathie.

A ce sujet, pour mieux fixer les idées, je citerai comme exemple la science qui semble s'éloigner le plus du nouveau mode de penser, c'est-à-dire l'arithmétique. Son but, dès lors, sera d'étudier les manifestations numériques de la sympathie dans les êtres. Il est certain qu'une pareille définition est faite pour choquer les habitudes intellectuelles de l'heure présente. Et cependant, si on réfléchit bien, les êtres ne manifestent-ils pas continuellement leurs tendances à concourir, en se laissant compter ou ordonner, grâce aux phénomènes du nombre ? Pourquoi donc des manifestations de cet ordre seraient-elles moins réelles que celles, par exemple, qui se produisent dans l'être humain.

Après avoir montré que le domaine scientifique aura toujours son importance première, puisque ses spéculations ne changent point d'objet, il nous reste à faire voir que l'enchaînement des phénomènes restera le même aussi, malgré leur nouvelle signification.

L'intensité de la sympathie s'accroît avec le nombre de ses manifestations dans un même cas. La dignité des êtres augmente donc à mesure qu'ils deviennent plus spéciaux.

Pour la même raison que les phénomènes, les manifestations plus spéciales de la sympathie ne deviennent réellement intelligibles qu'après l'étude de celles qui sont immédiatement plus générales qu'elles-mêmes. Car leurs caractères propres ne peuvent être mis en relief que par le contraste qu'ils offrent avec ceux des manifestations sympathiques déjà connues, puisque les mêmes explications ne leur sauraient plus être appliquées. L'originalité de ces manifestations ressort donc de l'impossibilité qu'il y a de leur faire suivre les mêmes règles qu'à celles les précédant directement dans l'échelle scientifique.

Ces considérations suffisent à indiquer que

l'ordre hiérarchique des manifestations de la sympathie est identiquement le même que celui des phénomènes.

La science, dans sa marche ascendante comme dans la diversité de ses recherches, sera donc pleinement adoptée par le nouveau régime mental. Celui-ci ne fera seulement qu'ennoblir sa destination, car la science aura désormais pour but de guider la sympathie universelle dans ses multiples manifestations particulières.

Les remarques qui viennent d'être faites pour la science, on pourrait de même les répéter en faveur de l'art.

Ce dernier consiste dans l'ensemble des procédés destinés à faire ressortir des phénomènes dans différents êtres que l'on met ensuite en contact pour obtenir certains résultats prévus par la science.

Voyons ce que devient cette définition de l'art, lorsque les phénomènes auront été pris dans le sens de manifestations de la sympathie.

Sous ce nouvel aspect, l'être se trouve caractérisé par un ensemble de tendances qui s'harmonisent. Pour ensuite mettre en relief celle d'entre

elles que l'on a choisie, il est d'abord nécessaire de rompre leur équilibre actuel, au moyen de combinaisons partielles, qui les unes contribuent à rendre dominante la tendance visée, les autres neutralisent les influences contraires. De telles opérations sont toujours assez compliquées et délicates, et ne peuvent réussir que si nous entrons bien avant dans l'intimité des êtres eux-mêmes, ce qui exige de nous une grande part de sympathie.

Comme on ne peut obtenir le résultat désiré qu'en se renseignant auparavant sur les conditions d'existence de l'être, pareilles investigations seront conduites avec un soin d'autant plus minutieux que l'on y aura apporté une plus attentive sollicitude. Les mœurs qu'établira le nouveau régime mental donneront à cet égard entière satisfaction. Alors, une liaison plus parfaite existera entre nous et les êtres ambiants, car le même principe et un même but à poursuivre nous uniront ensemble par la plus étroite des solidarités.

Chaque être possèdera son caractère, pour ainsi dire, à lui, en raison des diverses tendances qui s'y manifestent simultanément et du jeu varié de

leurs influences mutuelles. Pour se familiariser avec ce caractère, il est donc besoin de l'étudier dans ses moindres détails. Ce n'est qu'à cette condition que nous pourrons, par des procédés bien appropriés, arriver à le modifier dans le sens que nous désirons.

Ainsi agissaient les fétichistes, et c'est à de si patients efforts que sont uniquement dus les étonnants succès qu'ils ont obtenus, malgré l'insuffisance des moyens artificiels et l'ignorance des prévisions scientifiques.

D'après la nouvelle manière de voir, les êtres ne peuvent témoigner leur sympathie qu'en ayant recours à notre assistance. Celle-ci, à son tour, ne devient efficace que si nous savons nous initier aux habitudes qui leur sont personnelles.

Faire ressortir un phénomène suppose qu'il est mêlé à d'autres dont on atténue l'influence, sans toutefois pouvoir l'annihiler, car ce serait détruire l'être qui, l'on sait, ne se révèle à nous que par un composé de phénomènes.

C'est dans une semblable opération que consiste principalement la nature de l'art. En lui-même, il reste donc indifférent à sa destination. Le choix

des phénomènes à mettre en évidence dépend seulement du but que l'on se propose. L'art est un instrument qui ne vaut que par l'emploi que l'on en fait.

Le point important est, on le voit, de savoir quels sont, dans un être, ceux des phénomènes répondant le plus directement au dessein qui doit guider nos préférences.

Sur ce point pourra-t-il y avoir la moindre indécision, dès que les phénomènes seront envisagés comme des manifestations de la sympathie ? N'est-il pas évident que tout l'effort devra se concentrer alors sur les tendances les mieux disposées à concourir au bien de l'ensemble ?

Le nouveau mode de penser délimite donc aussitôt le champ où l'action de l'art peut s'exercer le plus utilement. Son rôle est de fournir aux êtres les moyens d'effectuer leurs tendances à concourir. Ces moyens consistent, d'une part, dans les différents procédés dus à l'empirisme, procédés qui aident à faire ressortir certaines manifestations sympathiques, et, d'autre part, dans l'application aux êtres ainsi préparés des résultats qu'a prévus la science.

Mais, tout d'abord, il est nécessaire d'imaginer une combinaison de tendances entre les êtres dont on veut obtenir un concours spécial. Pour cela, il faut s'adresser à l'idéalisation, et c'est alors qu'intervient surtout le principe sympathique.

Les êtres n'agissent l'un sur l'autre que par leurs phénomènes respectifs, puisque nous ne pouvons pas les connaître autrement. Par conséquent, dans les cas concrets les phénomènes suivent les mêmes lois qui régissent leurs relations abstraites. On peut conclure de là que dans la construction du type idéal il faut imiter ce qui se passe dans la science. Il ne reste ensuite qu'à faire ressortir, par les procédés techniques, les phénomènes au moyen desquels différents êtres seront mis en contact et, enfin, à les soumettre aux diverses phases de la solution abstraite. Au fond, ce que nous cherchons en modifiant les êtres, c'est résoudre un problème scientifique.

En précisant la destination de l'art, il est certain aussi que le nouveau régime mental accorde une plus grande efficacité à ses moyens techniques.

La tendance à faire ressortir sera tout d'abord

indiquée plus nettement. Ensuite, les influences qu'elle subit dans un même être seront plus minutieusement analysées et par suite pourront être neutralisées par des combinaisons partielles moins sujettes aux tâtonnements. Dès lors, la tendance principale, mieux dégagée de celles qui deviennent secondaires, se rapprochera davantage de l'isolement scientifique. Ainsi, tout en ne quittant pas son milieu concret, elle pourra être mise en présence des tendances d'autres êtres, de la même manière que le sont les phénomènes dans leurs relations abstraites.

Dans l'art comme dans la science, les phénomènes subissent donc un traitement analogue. La seule différence qu'il y ait entre eux, c'est que les uns restent dans leur siège même, tandis que les autres en sont affranchis.

En énumérant les résultats intellectuels obtenus par le principe sympathique, il ne faut pas oublier celui qui est dû à son influence décisive sur la théorie de l'abstrait et du concret.

Il faut, en effet, se souvenir que les êtres nous sont seulement connus par l'ensemble des phénomènes que nous y constatons. Si ces derniers, en-

suite, on les isole, c'est uniquement afin de mieux discerner les relations constantes qu'ils ont entre eux, et par là d'agir plus efficacement sur les milieux concrets. C'est donc toujours les êtres que nous avons finalement en vue, lorsqu'il nous arrive d'en abstraire provisoirement les phénomènes. Ceux-ci n'en continuent pas moins à rester intimement liés à l'existence des êtres, quoique, étant généralisés, ils ne puissent plus concerner aucun d'eux en particulier. En les abstrayant, il suffit d'avoir sans cesse à l'esprit leur caractère concret sans lequel ils n'auraient plus de raison d'être, puisque leur seule destination est de nous révéler les milieux dont nous les avons momentanément dégagés. En perdant de vue la véritable nature de leur fonction dans les êtres, les phénomènes ne deviendraient plus que de vaines abstractions, étant à la fois privés d'origine réelle et de but utile.

L'abstrait ne conserve donc d'importance que s'il reste étroitement subordonné au concret. L'être étant seul réel, hors de lui le phénomène doit seulement être considéré comme un aspect

isolé d'une réalité à laquelle il ne cesse de participer.

Ces remarques, vraies pour les phénomènes, le sont à plus forte raison, quand ceux-ci sont pris dans le sens de manifestations sympathiques. Ainsi envisagés, ils ne pourraient même pas être conçus, s'ils ne continuaient pas à remplir le rôle d'agents de la sympathie des êtres. Car alors leur isolement, non seulement est destiné à faciliter la connaissance des tendances des êtres, mais doit encore centribuer à les réaliser plus efficacement. On peut conclure de là que dans le régime final de la mentalité, l'abstrait sera encore dans une plus entière dépendance du concret : car tous deux concernant les manifestations de la sympathie, le premier aura pour seul but de faire connaître la réalité du second. Les théories abstraites ou isolées ne possèderont désormais de véritable valeur que si les tendances concrètes ou réunies dans l'être confirment leurs appréciations.

Toutefois, si dans la science l'abstrait doit se soumettre au concret, l'ordre inverse existe quand il s'agit de l'art. Car, alors, au contraire, le concret est subordonné à l'abstrait, puisque,

grâce à des moyens empiriques, l'être se rapproche autant que possible de la tendance isolée, afin que la solution scientifique lui devienne applicable. C'est donc dans l'art que l'abstraction trouve à jouer son meilleur rôle, car, pour mieux faire ressortir les tendances dans leurs milieux concrets, il est nécessaire de les avoir d'abord étudiées séparément.

Il faut donc convenir que sous aucun régime mental, la science et l'art n'auront été plus intimement liés ensemble. Si l'une découvre les conditions générales de l'harmonie universelle, l'autre cherche à les appliquer aux êtres, afin de les mettre plus parfaitement à l'unisson de cette même harmonie.

*
* *

Jusqu'ici nous nous sommes surtout occupé des conséquences mentales, tant théoriques que pratiques, qui résultent du nouveau mode d'entendement. Nous allons nous élever au point de vue moral où son influence se fait surtout sentir avec le plus de force.

Dans les êtres inanimés, le concours reste, pour ainsi dire, à l'état latent dans sa tendance, puisque celle-ci est incapable de s'effectuer par elle-même,

Chez les êtres animés, au contraire, le concours s'affirme nettement, surtout dans le cas humain

où ses caractères apparaissent alors avec plénitude, grâce aux phénomènes de la vie collective. Ceux-ci sont donc des manifestations nouvelles de la sympathie, inconnues antérieurement et ne concernent que le concours.

Quoique naturellement les tendances correspondantes existent aussi pour les phénomènes sociaux, toutefois elles ne deviennent vraiment discernables qu'après qu'il a été pris connaissance des phénomènes uniquement affectés à l'existence collective. Nous savons, d'ailleurs déjà que de pareilles tendances sont les dernières qui s'offrent à notre étude et de plus, qu'elles possèdent en nous des sièges déterminés, puisque dans l'être vivant toute fonction a un organe approprié.

Ce qui distingue aussitôt cette sorte d'impulsions, c'est qu'elles ne se tiennent pas dans une situation passive, comme les précédentes, les tendances cosmologiques, par exemple. Loin de rester indifférentes à la production du concours, tout au contraire, elles poussent directement à sa réalisation, l'inspirant, comme le prouve l'existence des phénomènes sociaux.

Les diverses tendances antérieures à ces dernières n'étaient encore que des éléments épars, bien que prêts à servir à la construction de l'édifice universel, aussitôt que l'on en connaîtrait le plan et que le ciment serait trouvé qui doit réunir les matériaux jusqu'alors dispersés. Le plan n'est autre que la systématisation du concours, qui résulte des phénomènes de l'existence sociale. Quant au ciment, il figure les penchants bienveillants propres à l'être humain : eux seuls inspirent le concours aux tendances ambiantes, et ainsi permettent aux êtres d'effectuer leurs désirs de bien faire.

Sans les impulsions destinées à provoquer le concours, la sympathie qui nous entoure se réduirait à de vaines dispositions favorables, qui n'auraient aucune consistance. A leur tour, les stimulations du sentiment seraient restées sans but tangible, si, de l'existence des phénomènes propres à la vie collective, l'intelligence n'avait pas conclu à celle d'une coopération universelle.

La théorie de la sympathie peut donc maintenant être considérée comme instituée dans son ensemble. Nous en connaissons d'abord le principe

dans les diverses tendances à concourir; ensuite, le but dans les conditions mêmes du concours; et enfin, les moyens dans les inspirations de notre cœur, servant à la fois de liaison aux deux autres aspects de la question.

C'est, on le voit, à la connaissance réelle de l'être humain que sont dus les fondements du régime final de la sympathie. C'est dans l'Humanité et par elle que furent découvertes les lois qui président au concours en général. Ce sont ses propres impulsions qui rendirent possible ce même concours, non seulement dans sa sphère spéciale, mais entre l'ensemble des êtres, tant inanimés qu'animés.

L'impulsion humaine est donc le type le plus complet de la tendance à concourir. Sa perfection même a été cause que la sympathie a pu si difficilement se généraliser, aucune des autres manifestations de celle-ci ne répondant assez à l'ensemble des conditions que remplissent nos sentiments.

En analysant les divers caractères de cette dernière forme de la sympathie, on est enfin parvenu à trouver que tout en inspirant spontané-

ment le concours, elle était aussi, de même que toute autre forme sympathique, une simple tendance à concourir. Prise dans ce sens, la sympathie qui nous est spéciale trouvait enfin sa place dans le cas général. La sympathie universelle devenait alors une tendance plus ou moins apte à produire le concours, et, par conséquent, sa définition pouvait s'appliquer à l'ensemble des êtres.

Dans le cas humain, il existe cette seule différence, c'est que le principe sympathique y acquiert son dernier degré d'intensité, en manifestant des tendances spécialement affectées à l'inspiration du concours. Il est, d'ailleurs, tout naturel que l'extrême complication des phénomènes que suppose une telle intensité, ait fait sentir le besoin d'une impulsion dominante, capable de servir de liaison à toutes les autres.

Après avoir montré que la sympathie, réduite par l'analyse à sa plus grande simplicité, constitue le principe universel des êtres, nous allons suivre les conséquences qui doivent résulter de son adoption.

Il est d'abord facile de voir que sa seule existence a d'heureuses réactions sur nos propres sentiments. Elle nous dispose aussitôt en faveur des autres êtres, par le charme du rapprochement mutuel qu'elle suppose.

De plus, nos tendances, qui cherchent à inspirer le concours, trouvent au dehors pleine matière à satisfaire leurs désirs. Pour les réaliser, le cœur demande l'assistance de l'esprit et il résulte de là une stimulation intellectuelle dont les êtres profitent à leur tour. Car ainsi, leur propre sympathie acquiert pour nous plus d'évidence, et, par suite, arrive à mieux s'adapter à la destination normale qui leur est assignée. Un commerce si intime avec les êtres nous apprend à les connaître plus à fond et, comme conséquence, à les aimer davantage. Dès lors, nous nous habituerons sans peine à croire que d'eux-mêmes ils nous témoignent activement la sympathie, quoique seuls nous sachions les mettre dans la situation précise où leurs services deviennent utiles.

Il ne serait pas difficile de multiplier les conséquences qui découlent du principe en question. Mais le plus grand nombre trouverait peu de

créance dans le présent, tant elles sont contraires aux habitudes d'esprit qui ont cours. Toutefois. je citerai l'une des plus importantes.

Il est certain que le nouveau régime mental donnerait une plus grande homogénéité à l'ensemble des êtres. Car tous auraient alors commune nature, puisque la sympathie deviendrait le mobile de chacun d'eux. Tous auraient aussi commune destination, celle de concourir au bien général. Ce caractère d'homogénéité ferait naître entre nous et les autres êtres une sorte de fraternité qui rendrait moins apparentes les différences qui nous séparent.

En outre, de telles dispositions nous empêcheraient de faire trop exclusivement acception d'un être en particulier, tous étant désormais envisagés comme prenant leur part utile à la convergence universelle. L'Humanité elle-même considérerait surtout ce qu'elle a de commun avec les autres existences, n'ayant d'autre ambition que celle de pouvoir jouer un rôle plus actif dans le concert d'harmonie générale.

En quoi, d'ailleurs, ce principe nuirait-il à l'Humanité, puisqu'il donnerait à chacun de nos

sentiments bienveillants un essor dont elle serait seule à tirer profit ?

Dès lors, les êtres nous inspireraient un attachement proportionné au degré d'intensité de leur sympathie. Ils participeraient à notre vénération selon la valeur des services rendus. Quant à notre bonté, elle leur serait d'autant plus nécessaire qu'ils auraient davantage besoin de notre assistance pour être à même de témoigner leur désir de bien faire.

Il est évident aussi que nos sentiments, s'ils deviennent plus intenses à mesure qu'ils s'adressent à des êtres mieux doués de sympathie, arriveront à leur pleine effusion dès qu'ils auront l'Humanité pour objet.

Enfin, si l'on songe que l'exercice accroît toute force en nous, on se rendra compte aisément à quel degré de puissance arriverait à s'élever notre sociabilité, autant par la multiplicité et la valeur des objets à aimer que par notre dévouement à les seconder dans la réalisation de leurs propres tendances à bien faire.

Tant de si précieux avantages ne compensent-ils pas, et au-delà, la prétendue perte que semble

faire l'Humanité, en ne possédant plus le privilège d'être la source unique de la sympathie.

Le Grand-Etre, comme l'a si justement nommé Auguste Comte, ne gagnera-t-il pas plutôt à voir sa conception élevée au point de vue où la place le principe de la sympathie universelle ? Considérée comme le centre autour duquel tout doit converger, l'Humanité était trop entachée de personnalité pour charmer sans restriction la délicatesse des âmes tendres. Purifiée des ombres qui la voilent au sentiment, son image ne nous deviendra-t-elle pas plus accessible, en répondant mieux à l'idéale beauté qu'inspire la sympathie universelle. Qu'on ne l'oublie pas, une théorie qui ne satisfait pas entièrement le cœur est toujours susceptible d'amélioration.

Il se peut que la faiblesse de l'exposition qui vient d'être faite ne parvienne pas à entraîner la conviction. Mais mon ambition sera satisfaite si je suis parvenu à faire soupçonner dans la théorie émise un germe de grandeur morale qu'une conception plus mûrie suffirait ensuite à mieux mettre en lumière. Pour ma part, j'aurais atteint mon but, si ces quelques pages pouvaient faire

pressentir quels fruits précieux l'existence humaine recueillerait de l'intime communion sympathique des êtres.

Car, n'est-il pas vrai que dans la synthèse ainsi conçue, l'âme, pour ainsi dire, sans cesse plongée dans une atmosphère de sympathie, par cela même sentira continuellement en éveil ses propres tendances bienveillantes ? Et si la sympathie que nous avons en propre trouve déjà un stimulant dans la seule contemplation de celle qui nous entoure, à plus forte raison en doit-il être ainsi, lorsque l'intelligence intervient plus activement. Car l'expansion de nos sentiments ne peut que gagner à l'exercice habituel que suppose la recherche des conditions dans lesquelles se manifeste et peut se témoigner la sympathie autour de nous.

*
* *

Entre l'appréciation abstraite des tendances sympathiques et la réalisation concrète qu'elles comportent, se place l'idéalisation de ces mêmes êtres. Car, pour arriver à les modifier dans le sens désiré, il est nécessaire d'abord d'en imaginer de semblables, en exagérant toutefois les qualités que l'on veut faire ressortir. En d'autres termes, l'image intérieure doit donner certaines proportions qui dépassent celles qui existent, pour qu'ensuite on soit mieux à même d'agir sur les points que l'on veut atteindre dans la réalité des êtres.

Pour la création de pareils types interviennent

les instincts du perfectionnement, afin de faciliter, soit l'effacement des tendances qu'il faut rendre secondaires, soit la mise en lumière de celle d'entre elles qui devra dominer dans l'image. Mais ces instincts trop subalternes pour être efficaces par eux-mêmes, ont besoin du secours d'autres stimulations. Il n'est que naturel que ce rôle revienne à nos meilleurs sentiments, dans une opération qui a pour but de faire ressortir des tendances sympathiques. Leur constante intervention dans l'idéalisation des êtres devient donc une conséquence obligée de l'adoption du principe universel.

Mais entre la construction de purs types et la simple image concrète, il y a maints degrés d'idéalisation dont les plus caractérisés répondent à celle des facultés intellectuelles qui préside surtout à la formation d'une image. Le dernier de ces degrés consiste donc en l'objet extérieur que l'imagination représente en exagérant sa tendance la plus visible.

Dans le cas de l'image concrète, l'idéalisation se contente de faire ressortir le caractère sympathique d'un phénomène quelconque, afin de per-

mettre au cœur de s'y intéresser davantage. Son influence se borne à maintenir notre âme dans les dispositions les plus favorables à l'égard des êtres que nous nous représentons habituellement avec les meilleures tendances qui les caractérisent.

Voir tout en beau, est une expression populaire qui donne une idée fort juste de l'état d'esprit que créera le nouveau mode de penser. Assurément elle ne veut pas dire que nous considérons comme doué de la perfection ce qui est en nous et en dehors de nous. Pareille opinion ne saurait obtenir un sérieux assentiment, étant en trop flagrante contradiction avec l'existence réelle des choses. La tendance à concourir n'implique pas que le concours s'effectue dans tous les cas. Avouons même que pour une cause ou une autre, il ne se réalisera jamais pour certains êtres. Il ne peut donc être question d'un optimisme qui se trouve si peu justifié par l'expérience.

Voir tout en beau, veut dire seulement qu'il existe dans la plupart des êtres des dispositions favorables pour que leur image idéalisée dans ce sens éveille en nous des sympathies analogues

dont le charme toujours renouvelé finit par devenir habituel. Dans cette manière de voir il peut même entrer une grande part d'indulgence et de résignation pour les défectuosités inévitables.

L'heureuse expression que le bon sens populaire a consacrée désigne donc simplement l'irrésistible penchant à embellir toute chose, lequel hantera l'imagination des âmes régénérées. Nous serons alors naturellement enclins à apercevoir les êtres sous les meilleures tendances qu'ils ont à concourir au bien général.

Un pareil état d'esprit suppose nécessairement des habitudes sentimentales, qui, à leur tour, exigent des conditions appropriées d'existence sociale et morale. Est-il besoin d'ajouter que ces conditions sont encore loin d'être remplies. Nombreuses sont encore les difficultés qui empêchent l'éclosion de la sociabilité finale. Une appréciation abstraite peut bien ne pas tenir compte de ces difficultés; mais il appartient à l'évolution concrète de les vaincre pour permettre à la vie nouvelle de surgir.

Les mœurs contemporaines font difficilement pressentir ce que deviendra la réalité d'un tel

avenir. Tout au plus pourrait-on, dans la partie la plus avancée de l'espèce humaine, découvrir quelque indice, non de ce que sera le normal fonctionnement de l'âme, mais des dispositions morales qui règneront alors. Sur ce dernier point il est certain que d'utiles renseignements nous seraient fournis, si l'on observait avec plus d'attention le fond du caractère de la population française et, en particulier, du milieu parisien. Faute d'une saine théorie, ce caractère n'est encore apprécié que trop superficiellement. Il n'est donc pas inutile d'entrer à son sujet dans quelques détails. Pour préciser davantage, nous nous bornerons au seul cas du peuple de Paris.

En l'examinant de près, on est frappé de voir combien il est dominé par l'empire des sentiments bienveillants. Cet empire a sur lui une si grande puissance que la subordination de ses instincts inférieurs en résulte sans grands efforts et comme tout naturellement. Aussi, remarque-t-on que le refrènement habituel de ces derniers est pour lui devenu un besoin fort secondaire, quand chez tant d'autres populations une pareille tâche constitue encore en morale la préoccupation la plus

importante. Une ironique indulgence semble être sa seule arme contre les écarts de la personnalité.

La prépondérance de la plus noble partie du cœur est à tel point assurée dans ce milieu que les manquements commis à son égard, qui partout ailleurs seraient jugés comme des fautes à réprimer sévèrement, ne deviennent plus à ses yeux que des maladresses au moins dignes de compassion. S'il en est ainsi, c'est précisément parce que, en morale, l'expansion directe des sentiments bienveillants est seule par lui prise en sérieuse considération.

La population parisienne semble comme convaincue que la sociabilité suffit à elle seule à mettre un frein à tout ce qui est du ressort de la nature inférieure. Faute de comprendre l'élévation du point de vue auquel elle s'est placée, on taxe d'immoralité son irrisistible antipathie pour tout ce qui tend à la répression moralisatrice. C'est que nulle part autre que dans ce milieu l'on sent aussi bien qu'un tel office est plus naturellement rempli par la seule exaltation des penchants altruistes.

Le cas que nous venons d'observer n'est au

fond qu'une confirmation des enseignements de la science morale. C'est quand les instincts impersonnels avaient encore un développement trop faible, que tout un ensemble de rigueurs fut indispensable pour diminuer l'énergie plus grande des instincts personnels. Mais aujourd'hui, dans le milieu parisien surtout, l'ascendant de la sociabilité a acquis assez de force pour être capable de contenir avec plus de douceur la personnalité dans le rôle subalterne qui lui est logiquement assigné. Il est donc tout naturel que, lorsque la direction de la conduite morale fut assurée à la suprématie des sentiments altruistes, on n'ait plus attaché la même importance aux procédés artificiels qui jusqu'alors avaient été nécessaires ponr aider à nous affranchir du joug initial de l'égoïsme.

Ce n'est pas que l'épuration des instincts inférieurs n'ait eu son importance capitale à une époque donnée. Elle a même exigé toute une phase de l'évolution humaine. Car l'on sait que le Catholicisme s'est surtout consacré à cette précieuse tâche. Celle-ci fut d'autant plus difficile à mener à bien que, tout en s'efforçant à dompter

l'égoïsme, on ignorait l'existence des sentiments altruistes, et qu'ainsi l'on ne pouvait guère se livrer à leur culture directe. Il n'était point d'ailleurs possible d'en acquérir une connaissance explicite, avant qu'ils fussent dégagés de l'influence oppressive de leurs rivaux, les sentiments égoïstes. C'est en affaiblissant ces derniers que les autres purent prendre un essor suffisant pour manifester enfin leur propre spontanéité. Dès lors, les procédés moraux du Catholicisme devaient insensiblement tomber en désuétude, à mesure que s'affirmait davantage l'existence de la sociabilité. Car il devenait de plus en plus visible que les instincts altruistes, par leur ascendant même, remplissaient, d'une manière plus immédiate, les conditions qu'exige la réglementation des instincts égoïstes, en se les subordonnant.

L'insuffisance morale du mode seul d'épuration devint surtout évidente, lorsque le Catholicisme eut achevé sa mission civilisatrice. Tant que son utilité sociale fut un aliment pour notre âme, l'essor des meilleurs sentiments trouvait une stimulation directe, et ne dépendait pas uni-

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

quement de la compression de l'égoïsme. Mais dès que ce dernier moyen subsista seul, le premier ayant épuisé son efficacité, il ne tarda pas à montrer l'impuissance et même les dangers qui résultent de son emploi isolé.

La meilleure partie du cœur ne gagne pas toujours le terrain que la purification fait perdre à l'autre. Il arrive, au contraire, dans maints cas, qu'un tel refrènement aboutit à une plus grande sécheresse de cœur. C'est que la pureté n'est pas une condition obligée d'un accroissement de la tendresse, quand celle-ci se trouve être trop peu prononcée par elle-même. Souvent elle a pour conséquence un plus dur égoïsme.

Car il ne faut pas oublier que les instincts inférieurs, tout en étant personnels dans leur source, peuvent acquérir indirectement une destination altruiste et ainsi stimuler l'essor de la sociabilité. Quand la spontanéité des sentiments élevés n'est pas assez développée, il est à craindre que les efforts qui tendent à purifier le cœur n'aient d'autre résultat que de changer la nature de l'égoïsme, en exaltant l'orgueil et la vanité au détriment des moins nobles penchants.

Il n'est pas d'ailleurs possible d'anéantir totalement les instincts personnels et même d'en nier la nécessité secondaire. Le danger n'est pas dans leur usage, mais seulement dans leur abus. La saine morale les considérera désormais comme des auxiliaires utiles qu'il faut subordonner à l'altruisme, en donnant à ce dernier son plein développement par une culture directe.

C'est bien là, nous venons de le voir, le sens dans lequel la morale est enfin envisagée par la population la plus avancée en civilisation. Cette population se refuse désormais à donner une importance exagérée aux préoccupations purement négatives, lesquelles étaient jusqu'ici le principal but de la morale. Ses efforts tendent visiblement à accorder la préférence à l'expansion immédiate des sentiments généreux.

On se figure sans peine quelle heureuse influence de semblables dispositions doivent habituellement produire sur la manière de voir d'une population si exceptionnelle. Dans ses appréciations usuelles, elle fait surtout ressortir les meilleures tendances qui existent autour d'elle, laissant dans l'ombre les aspects secondaires.

En un mot, idéaliser est le penchant qui domine en elle, précisément parce que son unique souci est de sans cesse donner le pas aux seules impulsions de la sociabilité.

Il va sans dire que la réalité ne répond pas toujours à l'image qu'on s'en était faite. Mais alors la bonté sans cesse en éveil dans ce milieu se tire facilement d'embarras à l'aide d'une de ces boutades dont il a le secret et où perce plus d'indulgence que de véritable amertume.

Ce rapide aperçu du caractère parisien fait déjà prévoir son adhésion finale au nouveau régime mental. Il est certain que c'est lui qui est actuellement le mieux disposé à faire le pas décisif dans la voie normale, dès que la situation générale sera devenue plus favorable dans ce sens. Il lui suffira d'étendre alors à l'ensemble des êtres le même procédé qu'il emploie déjà avec tant de succès aux relations présentes de la vie collective.

*
* *

Si l'on considère le nouveau mode de concevoir les êtres dans ses rapports avec le bonheur humain, il est aisé de voir qu'il contribuera puissamment à en étendre la sphère. Car le bonheur n'est-il point dans le plus grand essor possible des affections bienveillantes ?

Tout, dans la science comme dans l'art, nous rappellera sans cesse les tendances sympathiques dont sont doués les êtres, quels qu'ils soient. Le cœur sera donc habituellement sous le charme des plus douces émotions, lesquelles auront pour résultat immédiat de nous rendre plus heureux.

Alors, comme on voit, ce qui caractérisera surtout le bonheur, c'est une plus grande stabilité. Car, en effet, le spectacle permanent de la sympathie ambiante, en stimulant celle qui est en nous, constituera pour notre âme une jouissance toujours renouvelée, qui par conséquent durera aussi longtemps que l'existence.

Mais si nous examinons de plus près quelles sont les conditions réelles du bonheur, nous ne tardons pas à découvrir qu'elles résultent surtout du caractère spécial qu'affecte la sympathie, quand on la considère comme universelle. Nous savons, en effet, que prise dans ce sens, elle se réduit en la tendance à concourir, tandis que l'être humain, en particulier, possède le privilège d'inspirer spontanément le concours. Les conditions du bonheur doivent donc se trouver dans les relations qu'il y a entre la sympathie la plus générale et celle qui nous est propre. La nature de ces relations est facile à constater, si nous observons que, d'une part, les tendances seulementfavorables au concours ont besoin de notre aide pour se réaliser, et que, d'autre part, notre sympathie spéciale ne trouve à se satisfaire que si les dispo-

sitions générales se prêtent à son désir de les amener au concours. En d'autres termes, les tendances universelles doivent servir tout ensemble et d'aliments et de stimulants à celles qui existent uniquement en nous. De tout cela l'on peut conclure que le bonheur réside dans la satisfaction qu'éprouvent nos impulsions sympathiques, ne serait-ce qu'à se sentir incitées dans leurs désirs de réaliser le concours dont les autres êtres n'ont que la faculté de manifester la tendance.

Si donc la source du bonheur se trouve dans nos sentiments bienveillants, de son côté, le bonheur en lui-même sera dans le plaisir de satisfaire le besoin qu'ils ont d'inspirer le concours, besoin que stimule la vue de sympathies moins bien douées que la nôtre.

Par conséquent, être heureux c'est remplir la fonction spéciale que réclame de nous la sympathie universelle, afin de réaliser ses propres tendances. Plus, enfin, l'être humain pourra se livrer librement à son office privilégié, plus aussi il se sentira heureux.

On a donc raison d'affirmer que toute notre félicité consiste à vivre pour autrui, puisque l'es-

sor de nos tendances sympathiques dépend de la satisfaction de celles des autres êtres. Ainsi nos jouissances morales sont étroitement liées au bien être universel.

Mais, à leur tour, nos sentiments altruistes, destinés qu'ils sont à inspirer le concours dont tout être manifeste la tendance, ne sauraient pleinement se satisfaire, tant que l'intelligence et l'activité n'ont pas, chacun de son côté, rempli les conditions qu'exige ce même concours pour devenir effectif.

Les pensées et les actes contribuent donc puissamment à la réalisation du bonheur. Mais il faut se hâter d'ajouter qu'ils ne peuvent en tenir lieu : car notre sympathie trouve sa récompense uniquement dans sa propre existence.

Toutefois, sans l'intelligence et l'activité, l'amour se réduirait à de vagues désirs, impuissants à se satisfaire ; et, par suite, il ne pourrait de lui-même atteindre le but que se propose le bonheur. Si notre sympathie aspire à l'existence du concours, celui-ci ne peut se réaliser, si l'on ne connait d'abord les tendances propres à chaque être et si l'on ne sait ensuite leur appliquer

les moyens de pouvoir effectuer le concours.

Sans l'intelligence il serait même impossible à l'amour d'acquérir la foi en la sympathie universelle, et, par conséquent, la source lui serait aussi cachée où la foi puise l'espérance de réaliser le bonheur.

Le désir d'effectuer le concours provient d'une impulsion toute aussi pressante que n'importe quelle autre de notre âme. Ses besoins non satisfaits nous font donc ressentir des souffrances analogues. Dans ce cas, les souffrances deviendraient même d'autant plus aiguës qu'il n'est pas toujours possible de rendre immédiates les satisfactions que réclame une telle impulsion. Comme preuve, il suffit de citer l'exemple des progrès sociaux à accomplir, lesquels sont sentis par le cœur et conçus par l'esprit, bien avant que l'évolution qu'ils exigent n'ait terminé son cours pour les rendre enfin praticables.

Heureusement, grâce à la foi, l'imagination peut déjà nous faire goûter d'avance les plaisirs inhérents à l'amour. L'espérance fait donc partie du bonheur. Non seulement elle soutient nos efforts sympathiques, mais elle nous procure la

jouissance anticipée du bien être moral qui devra résulter de la réalisation même du désir éprouvé.

De l'espéranee, à son tour, on peut conclure à la nécessité de la foi. L'amour, en effet, ne pourrait posséder l'espérance, s'il n'apercevait au dehors aucun moyen de contenter la nature de ses besoins. Il aspire à amener au concours les autres êtres. Cela étant, il est donc nécessaire qu'il ait d'abord acquis la foi qu'autour de lui existent les dispositions favorables, pouvant se prêter aux satisfactions qu'il désire et dont dépend le charme de son existence. C'est, en conséquence, la foi qu'a l'amour de pouvoir mettre ses désirs à exécution, c'est cette foi qui lui procure l'espérance, c'est à dire l'avant goût du plaisir qu'il ressentira d'une pleine satisfaction obtenue.

Aussi, la foi toujours a-t-elle été l'indispensable auxiliaire de l'amour. Car, en faisant naître en lui l'espérance d'aboutir à ses fins, c'est comme s'il s'était transporté dans la situation même où, ses désirs comblés, il subit réellement le charme attaché à la nature qui lui est propre.

En parlant ici de la foi, il n'est pas précisé-

ment qnestion des formes variées qu'elle a revêtues dans les diverses phases de l'esprit humain. L'amour a toujours eu pleine confiance dans les résultats intellectuels quelconques, pourvu qu'il y trouvât l'espoir de réaliser hors de lui les aspirations qui font sa raison d'être. L'esprit, tant qu'il se conforme à cette seule condition, peut être assuré d'avoir l'assentiment du cœur, quel que soit d'ailleurs l'état des renseignements qu'il est dans sa possibilité de lui fournir. Au fond, de même que l'amour, la foi a toujours été une. Ce qu'elle a sans cesse voulu, c'est croire que le dehors répond aux aspirations du dedans. Que l'explication des êtres fût due à la croyance fétichique, ou bien au théologisme, l'amour n'eut pas la moindre peine à l'accepter, dès que par ce moyen il avait foi de pouvoir produire le concours, ce qui est son unique souci. Avec le même empressement il acceptera la science, sitôt que par elle les êtres sauront à nouveau révéler des tendances dont ses impulsions sont elles seules destinées à réaliser le concours.

*
* *

Il est aisé maintenant de comprendre combien il est urgent que la science s'élève à la dignité de la foi.

Dans la pénible élaboration scientifique, l'esprit humain a été forcé de s'adresser à la démonstration, afin de donner une évidence indiscutable aux principes qui régissent les phénomènes. Quel autre moyen avait-il pour édifier le domaine du réel et y attirer les générations si peu habituées d'abord aux résultats ainsi acquis.

La démonstration devait d'ailleurs maintenir toute son importance, tant qu'elle n'eut pas

embrassé l'explication réelle de l'ensemble des phénomènes qu'il nous est possible de connaître. Mais, aussitôt que la réalité se fut emparé de tout son domaine, l'admission des principes pouvait se dispenser des preuves du raisonnement, puisqu'il suffit de savoir que ces preuves existent pour se convaincre de la certitude des principes qu'elles sont chargées de démontrer.

C'est parce que la phase scientifique continue à peser sur nous, que nous conservons encore l'habitude de ne pouvoir nous rendre qu'à la seule évidence des démonstrations.

Pareilles mœurs intellectuelles subsisteront d'ailleurs tant que la science sera laissée à elle-même, et que l'on ne la considérera pas comme uniquement une préparation indispensable au rétablissement de la foi. Cette dernière, nous savons qu'elle n'est rien autre que la confiance accordée par le cœur, dès que l'esprit lui fait entrevoir au dehors des moyens capables de réaliser ses propres impulsions.

Il est donc nécessaire que la foi se renouvelle par la science, et que celle-ci remplisse enfin les conditions réelles de son avènement.

Pour amener la science à la foi, un dernier pas reste à franchir. Que l'on se rappelle que l'amour inspire le concours, en même temps qu'il est une simple tendance à concourir. Il suit de là qu'il ne peut au dehors accorder sa confiance qu'à ce qui possède au moins l'une des deux qualités qu'il réunit en lui. Dès lors, il est évident que les conditions exigées par la foi se trouveront remplies, aussitôt que dans les êtres les phénomènes seront envisagés comme des manifestations de la tendance à concourir, c'est-à-dire de la seule sympathie qui puisse être qualifiée d'universelle. Il suffira donc que les phénomènes deviennent sympathiques, pour que l'amour leur concède sans délai une irrévocable consécration et que, à leur tour, les lois qui les régissent deviennent aussi indiscutables que des articles de foi.

Dès que la science aura été comprise ainsi, l'erreur sera dissipée qui continue à faire croire que l'avenir demandera la foi aux pénibles explications du savoir réel. C'est aux époques de doute qu'il est nécessaire de sans cesse produire des démonstrations. A quoi pourraient-elles servir encore, alors que sans elle le cœur est consentant à

admettre les principes qui ont pour but de révéler les conditions dans lesquelles se manifeste la sympathie universelle.

Le cœur, lui, n'a pas besoin de démonstrations pour être persuadé. Quant à l'esprit, pour être convaincu, qu'il lui suffise de savoir que les démonstrations existent. Désormais, leur utilité se bornera le plus souvent à servir de gymnastique intellectuelle, afin de développer nos facultés correspondantes.

Après tout ce qui vient d'être dit, il devient facile de se rendre compte que, pour acquérir individuellement la foi finale l'instruction scientifique n'aura plus le même caractère qu'elle avait jusqu'à présent. L'instruction actuelle, s'adressant seulement à l'esprit, en assumait toute la sécheresse. Avec elle, on s'égarait dans les démonstrations dont l'esprit seul a besoin pour se convaincre, lorsqu'il est laissé à sa propre spontanéité.

Pour acquérir la foi, il est inutile de se livrer longtemps à d'arides études et de s'arrêter aux lenteurs des démonstrations. S'il en était autrement, une grande partie de l'existence person-

nelle se consumerait en de laborieuses assimilations du savoir positif. Et puis, un si pénible effort de l'esprit, loin souvent d'aboutir à la foi, n'aurait d'autre résultat que d'en détourner. Car le cœur, qui dispense la confiance intellectuelle, refuserait bientôt de suivre jusqu'au bout une étude en laquelle, au milieu de la poursuite des détails, se verrait délaissé le point de vue d'ensemble, qui seul peut intéresser le cœur, puisqu'il consiste dans le principe même de la sympathie universelle.

Tant qu'il a fallu trouver la base objective de la foi nouvelle, l'esprit pouvait se livrer avec une entière indépendance à son inquiète nature. C'était la seule voie à suivre pour parvenir à lui imposer les résultats d'investigations qu'il aura été lui-même forcé d'accepter sans retour comme d'inévitables réalités. Au moment où l'esprit acquiert la conviction des principes qu'il a cherchés, à ce même moment il abdique aussi les prérogatives qu'il s'était exclusivement arrogées sur eux. Car dans ces principes la foi trouve alors les moyens de se reconstituer, puisque l'amour ainsi possède de nouveau la confiance qu'au

dehors de lui il existe des objets capables de satisfaire les désirs qui sont en lui.

Il est d'ailleurs facile de suivre le chemin que parcourt la science pour s'élever jusqu'à la foi. Les lois qu'elle découvre, nous savons qu'elles ne sont rien autre que les relations constantes des phénomènes. Ces relations, évidemment, résultent des tendances à concourir, sans quoi les phénomènes ne pourraient avoir aucune liaison entre eux. Ceux-ci, puisqu'ils sont doués de dispositions si favorables aux relations indiquées par la science, doivent donc être considérés comme des manifestations de ces mêmes tendances, et, par conséquent, être prises pour les diverses formes de la sympathie. Dès lors, les lois qui régissent les phénomènes ne peuvent plus être définies dans leur sens primitif ; elles désignent les conditions réelles que les êtres remplissent pour manifester leurs tendances à concourir. Il ne reste plus ensuite à l'amour qu'à se les approprier et à faire usage de ces renseignements dans le but d'effectuer le concours dont lui seul est à même de provoquer la réalisation.

C'est ainsi que finalement la science échappe à

la domination de l'esprit, en se mettant sous l'influence directe du cœur.

Comme on voit, la sanction définitive que la foi concède au savoir réel, rend désormais autant oiseuse toute nouvelle délibération sur les principes, qu'inutile la connaissance individuelle des preuves qui étayent leur institution.

Mais, objectera-t-on, il est inadmissible que l'intelligence puisse se résigner au rôle infime que lui accorde le nouveau régime mental. Que ceux qui pensent ainsi se rassurent sur l'avenir qui est réservé à l'intelligence.

Si dès maintenant il est possible de prévoir le terme de la noble mission que la science avait à remplir en construisant les fondements inébranlables de la foi positive, sa destination n'en continue pas moins à rester éminemment utile à l'élaboration des conséquences de principes grâce à elle devenus irrévocables. L'amour n'aura-t-il pas toujours besoin de sa féconde activité, pour réaliser ses aspirations ? Ne lui faudra-t-il pas sans cesse avoir recours à elle pour mettre tout être à même d'effectuer ses tendances à concourir,

tendances qui sans elle resteraient de stériles manifestations de la sympathie ?

Sous le régime normal, il est vrai, les investigations sans but sur les principes lui seront interdites, ceux-ci ayant acquis toute la certitude désirable. Mais en retour, le cœur ouvrira un champ illimité à son intervention, en lui confiant le soin d'appliquer les conséquences de ces mêmes principes.

*
* *

Nous sommes enfin parvenu au terme de l'étude que nous avons osé entreprendre. Avant de la clore, qu'il nous soit permis dans un rapide résumé d'en retracer les lignes principales.

La doctrine de la sympathie universelle voit dans les phénomènes des manifestations de la tendance à concourir qui est innée dans les êtres. Les lois abstraites auxquelles ces phénomènes sont assujettis représentent les constantes relations qu'entre elles ont les tendances en question. Quant à ces relations, elles restent les mêmes, soit que l'on envisage les tendances isolément des

êtres, soit qu'elles continuent à en faire partie. Mais dans ce dernier cas, avant d'appliquer les lois, il faut d'abord, par des procédés artificiels appropriés, faire ressortir dans les êtres les tendances que l'on veut ensuite combiner d'après les relations déjà connues abstraitement. Si l'intelligence nous révèle les conditions générales dans lesquelles se manifeste la sympathie des êtres, ainsi que les moyens de les appliquer à chacun des cas particuliers, le sentiment, de son côté, est seul capable de provoquer le concours et d'en indiquer le but utile aux tendances ambiantes qui seraient par elles-mêmes impuissantes à l'atteindre.

L'ensemble des êtres peut donc réellement s'expliquer par le principe de la sympathie universelle. Est-ce là une conviction qui restera sans écho, parce que l'erreur en est la source? S'il en est ainsi, que le lecteur veuille du moins m'accorder quelque indulgence, car c'est bien sincèrement que je me suis efforcé de démontrer ce que je croyais de tout cœur être la vérité.

En ébauchant ces quelques vues, je n'ai eu d'autre dessein que de chercher à lier plus étroi-

tement notre existence à l'ensemble des autres êtres, avec l'espoir qu'il en résulterait une plus grande somme de bonheur pour l'Humanité, l'être qui doit nous rester cher entre tous.

Dans mon illusion, si c'en est une, je me plais à croire que, lorsque les âmes se trouveront régénérées par la foi en la sympathie universelle, les rêves de l'âge d'or paraîtront enfin moins irréalisables. Cet âge, la poésie l'avait avec raison placé au berceau de l'Humanité ; car il n'a été véritablement entrevu que par nos plus lointains ancêtres les fétichistes. Le milieu extérieur leur était suffisamment propice, pour que, le comparant à notre nature intérieure, ils fussent à même d'en induire le principe général de la sympathie. Il est vrai qu'ils attribuèrent à ce milieu les formes qui sont spéciales à notre bienveillance. Mais en les octroyant, fallait-il dans le même temps les ressentir soi-même. De là se renouvelaient sans cesse des émotions dont le doux charme est bien, avons-nous dit, la source du bonheur réel. D'une si parfaite communion de sentiments il résultait, en effet, pour l'homme primitif un état de félicité qui fut inconnu depuis, et qui même

eut une courte durée. Car la solution que la synthèse initiale avait donnée à l'homogénéité de nature du monde et de l'homme, dotant le premier des attributs du second, devait bientôt se trouver infirmée par les enseignements de l'existence pratique.

Mais l'âge d'or du passé, qui ne fut si éphémère que faute de connaître les vraies conditions par où se manifeste la sympathie dans chacun des êtres, cet âge d'or, dis-je, deviendra de nouveau possible sous le régime normal de l'esprit humain lorsque l'on comprendra enfin que la sympathie, tout en étant au fond identique dans l'ensemble des êtres, revêt cependant des formes variées pour se manifester. La foi initiale, qui découla si spontanément de la nature des choses, redeviendra dans le mode final de penser plus vivace que jamais, étayée qu'elle sera désormais sur des bases réelles.

6 Juin 1899

Imp. Lucien Marpon, 128, rue d'Alésia. — Paris.

Imp. Lucien Marpon, 128, Rue d'Alésia — PARIS

GENERAL LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA—BERKELEY

RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.

Renewed books are subject to immediate recall.

27 Mar'54 B M

LD 21-100m-1,'54(1887s16)476

YB 22654

BJ1475
R5

221111

Ritti